

# L'AFFICHE ROUGE

### **Préface**



« Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant »

Personne, mieux qu'Aragon, n'a dit l'engagement, l'héroïsme, le patriotisme des membres des FTP-MOI et de leur chef, Missak Manouchian. Ils étaient Juifs, Arméniens, Polonais, Hongrois, Espagnols, Italiens... tous unis par les valeurs universelles de l'Humanité. Ils ont fait les choix les plus nobles, ceux de résister à la barbarie nazie et à son complice, le régime de Vichy, et de faire don de leurs vies à la France, à sa liberté et à son honneur. Étrangers sur le papier, Français par le sang versé, ils ont marqué le siècle de l'empreinte indéfectible de leur courage et de leur volonté, quand tant d'autres bafouaient la dignité humaine. Leurs visages, placardés sur l'Affiche rouge, sont gravés à jamais dans notre conscience collective. Émouvante, instructive, pédagogique, cette brochure est dédiée à la mémoire de ces combattants extraordinaires. Je veux saluer avec beaucoup d'amitié et de respect son auteur, Adam Rayski, grand résistant, lui même ancien dirigeant de la MOI, et inlassable artisan de ce si important travail de mémoire. Jamais, leur sacrifice ne doit être oublié. Toujours, nous avons à nous souvenir que nous leur devons notre bien le plus précieux, la liberté.

> Bertrand Delanoë Maire de Paris

Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes Ni l'orgue ni la prière aux agonisants Onze ans déjà que cela passe vite onze ans Vous vous étiez servis simplement de vos armes La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants L'affiche qui semblait une tache de sang Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses Adieu la vie adieu la lumière et le vent Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses Quand tout sera fini plus tard en Erivan

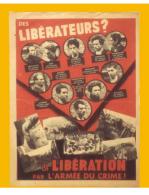
Un grand soleil d'hiver éclaire la colline Que la nature est belle et que le cœur me fend La justice viendra sur nos pas triomphants Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

<u>Publié en 1956</u> sous le titre « Strophes pour se souvenir », dans Le Roman inachevé, ce poème d'Aragon a été mis en musique et chanté par Léo Ferré sous le titre « L'Affiche rouge ».

#### INTRODUCTION

# On ne se lasse pas de la regarder



Au fil des années, l'image de l'Affiche rouge s'est progressivement gravée dans la mémoire des Français. On ne se lasse pas de la regarder, de la revoir, de temps à autre, dans un journal, dans un document télévisé... C'est avec la même émotion que l'on écoute le poème d'Aragon avec la voix de Léo Ferré. Car il émane de cette affiche une force que ses auteurs ne soupçonnaient pas. Une force qui vient sans doute de ces dix portraits-médaillons d'hommes à qui on voulait attribuer des « sales gueules de malfaiteurs » mais qui, néanmoins, apparaissaient à l'époque, aux yeux des Français, plutôt sympathiques.

En effet, l'Affiche rouge se retourne contre ses auteurs français et allemands comme un boomerang, les frappe publiquement et à jamais au visage.

L'inversion de la situation, plus précisément la contradiction absolue entre l'objectif posé et l'effet obtenu, avait été instantanément perçue par le peuple des villes et des villages de la France occupée dont les murs et les palissades avaient été recouverts de cette affiche voulue ignoble et devenue, finalement, noble. « Le tombeau des héros est le cœur des vivants » a écrit André Malraux. Il en est ainsi pour les résistants figurant sur l'Affiche. Ils ont conquis leur place - si l'on peut dire - dans notre mémoire affective.

Les Français ont adopté ces compagnons de lutte pour la Libération du pays et le terme d' « étranger » a pour eux un tout autre sens. Au cours de notre histoire, l'Étranger a toujours été celui qui voulait nous opprimer ou nous imposer des traitres à sa dévotion et, à l'heure actuelle, il n'est pour nous d'étrangers haïssables que les Allemands et leurs complices, même si ceux-ci portent des noms français [...].

Une fois de plus, nos ennemis se sont trompés. Aux tentatives ignobles d'excitation à la haine entre les travailleurs de différentes nationalités nous opposerons la fraternité humaine entre tous les opprimés [...].

Extrait d'un tract du Mouvement national contre le racisme (MNCR), mars 1944

Et pourtant, leur histoire est peu et mal connue. Surtout mal connue. Le paradoxe veut que les situations les plus limpides deviennent troubles dès que, au nom des « enjeux », se déclenchent des débats dont la première victime est la vérité historique. Tant il est vrai que les passions s'accommodent bien du « n'importe quoi » comme argument, comme preuve.

Début 1942, les « Brigades spéciales » de la préfecture de Police, en étroite collaboration avec les Services de Sécurité allemands, prennent pour cible prioritaire les organisations de résistance politiques et militaires de la MOI (Main d'œuvre immigrée). En effet, l'impact de leurs actions de guérilla dans la capitale est double : renforcement du sentiment d'insécurité parmi les troupes de la Wehrmacht et hausse du moral de la population parisienne.

Puisse cette brochure contribuer à la connaissance de la tragique et héroïque histoire de l'Affiche rouge, qui constitue le point final d'une confrontation à armes inégales entre les Brigades spéciales et la Gestapo d'une part et les résistants immigrés d'autre part.

# L'Affiche: point d'orgue de la propagande nazie et de Vichy

Le Centre d'études antibolcheviques (CEA), organisme collaborateur, sert de point de rencontre aux « propagandes de combat » des nazis et de Vichy. Derrière cette vitrine, on trouve les services de la Propaganda Abteilung, épaulés par des publicistes des mouvements ultra et ceux du ministère de l'Information de Vichy, c'est-à-dire de la Milice. Le CEA est à l'origine de la plupart des campagnes de propagande orchestrées par les collaborateurs durant l'ultime phase de la lutte contre la Résistance. La thématique du complot juif mondial qui, manipulant les Alliés, permet au « déluge judéo-bolchevique » de s'abattre sur l'europe est constamment mise en avant.

Le 15 février 1944, le procès du groupe Manouchian s'ouvre devant le tribunal militaire allemand de Paris [...].

Auteurs de nombreux attentats contre les forces d'occupation, leur sort est scellé : vingt-trois d'entre eux sont condamnés à mort et exécutés le 21 février. Le lendemain, l'Affiche rouge est placardée. Éditée par le Centre d'études antibolcheviques, l'affiche véhicule la représentation de la Résistance selon les nazis et Vichy : des « tueurs judéo-bolcheviques apatrides » semant la terreur.

Le mélange du noir et blanc et d'une couleur dominante rouge sang, avec une typographie percutante accentuent l'effet dramatique des portraits photographiques dans des médaillons.

Deux diagonales, formant un V, strient violemment la composition. L'Affiche rouge constitue le point d'orgue d'une campagne lancée dans la presse écrite, notamment dans les pages du pire des brûlots antisémites, de la composition de la composition. L'Affiche sous le titre « Le terrorisme est l'arme des Juifs », et diffusée sous la forme de brochures.

La Résistance, surtout la résistance communiste, répond vivement dans la presse clandestine et par voie de tracts à la campagne du CEA et à son arrière-plan xénophobe et antisémite.

Extrait de Signes de la collaboration et de la Résistance, texte de Michel Wlassikoff, p112, Ed. Autrement/Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives [ministère de la Défense], Paris, 2002.

#### M.O.I.

La MOI - ce sigle de trois lettres qui signifie Main d'œuvre immigrée - compte désormais parmi les grands courants de la résistance française et jouit d'un prestige qui s'explique par l'ampleur de son engagement et l'acharnement répressif des polices française et allemande réunies dans ce but. Un acharnement qui se manifestera aussi, au cours des années 1942-1943, sur le plan politique dont l'enjeu est d'une importance primordiale pour l'occupant et Vichy : enrayer la montée de l'esprit de résistance parmi les Français en essayant de leur faire croire que « l'Armée de libération est l'armée du crime composée des bandits étrangers et des Juifs à la solde de l'étranger. »

La MOI a vu le jour en 1923, à l'initiative du Parti communiste français, soucieux d'étendre son influence parmi les millions de travailleurs arrivés en France, fuyant leur pays d'origine aussi bien pour des raisons économiques que politiques. Il est vrai que le chômage, la misère et l'étouffement de la liberté y faisaient bon ménage. La tendance parmi les immigrés à s'organiser dès leur arrivée en France est un fait généralisé et bien compris des gouvernements et des partis politiques. L'économie du pays a besoin d'eux : ne souffre-t-elle pas d'un cruel déficit démographique à l'issue de la Première Guerre mondiale ? Ce qu'on attend d'eux,

c'est qu'ils donnent leurs bras pour les mines de charbon et les hauts fourneaux et qu'ils aident à redresser la situation démographique affectée par le déséquilibre hommes/femmes. Autant de raisons qui favorisent, parmi les immigrés, la floraison d'organisations d'aide mutualiste, à caractère éducatif, culturel, sportif, syndical, voire politique. Bref, des microcosmes à l'image de la société française.

L'initiative communiste de 1923, si elle légitime l'existence autonome de cette multitude d'organisations, les encadre cependant par des militants chevronnés d'origine étrangère. L'ensemble est chapeauté par une direction dite « Commission centrale de la MOI », liée directement au P.C. Les groupes communistes (« Sections ») agissant à la tête et au sein des organisations de masse - composées majoritairement des non-communistes - sont appelés « groupes de langue » pour ne pas dire « de nationalité », une notion dont l'usage pourrait suggérer la reconnaissance du principe des minorités nationales, inacceptable par l'idée jacobine d'État-Nation, si chère aux républicains.

La reconstitution, dans la clandestinité, des structures de la MOI, a suivi de près celles d'avant-guerre. S'y est ajoutée, fin 1941, une formation spécifique, l'OS (Organisation Spéciale) devenue, en se développant, les francs-tireurs et partisans (FTP). Alors que l'OS était initialement organisée sur le principe « un détachement par groupe ethnique », les pertes subies

Boris Holban devient sous les pseudonymes de « Roger » et d'« Olivier » le chef militaire des FTP-MOI de Paris jusqu'à son remplacement par Manouchian en juillet 1943.

À la Libération, Holban prend le commandement du Bataillon 51/22 composé de volontaires de différentes nationalités.



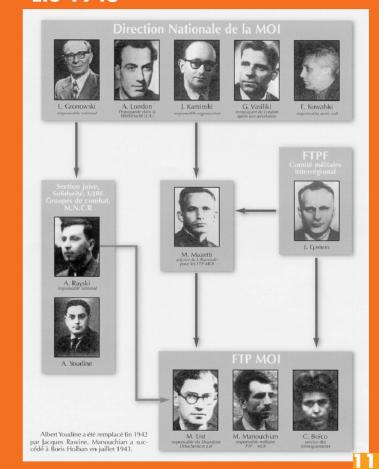
obligent la direction à former des groupes mixtes où Juifs, Italiens, Arméniens et Espagnols de nationalité étrangère ou naturalisés français, luttèrent et moururent fraternellement unis.

Les sentiments de solidarité et d'amitié qui les unissaient dans la vie et la mort prenaient valeur de message annonçant, non l'Europe des chambres à gaz, mais celle que nous construisons aujourd'hui avec les droits de l'Homme comme valeur fondamentale.

« Ils sont venus en France, ces Juifs immigrés, de tous les coins de l'Europe orientale et centrale. Traqués et pourchassés dans leur pays, ils savaient qu'il existait un pays, une terre séculaire d'asile et d'hospitalité, la France, sur ce vieux continent. Ils s'y sont réfugiés, et, pour la première fois de leur vie, peut-être, ils ont respiré un air de liberté et de dignité humaine ».

Extrait d'un tract de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide – UJRE

# Organigramme de la M.O.I. Été 1943



# Presse clandestine, presse libre

Les oppresseurs ont peur des mots autant, sinon plus, que des balles. Le plus souvent, ils inaugurent leur règne par l'instauration de la censure. Ainsi ont fait l'occupant et Vichy par la publication de leurs premiers décrets visant la suppression de la liberté de pensée, de croyance et d'opinion. Dès lors, toute entreprise de publication clandestine s'assimi lait à la conquête d'une parcelle de liberté sur l'espace occupé par l'ennemi.

"La guerre des mots", c'est ainsi qu'Henri Michel, l'historien de la Deuxième Guerre mondiale, définit ce premier affrontement direct entre résistants et forces d'occupation secondées par les collaborationnistes. Une guerre qui, commencée dès 1940, ne s'est arrêtée qu'avec le départ des Allemands et la fin du régime de Vichy. Pour ressentir la nécessité de s'exprimer librement, il avait fallu choisir son camp. Pourquoi les communautés d'immigrés se sont-elles situées spontanément et majoritairement dans celui de la Résistance ?

La xénophobie, le racisme, l'antisémitisme étant élevés par Vichy et l'occupant au rang des valeurs dominantes, la seule voie qui s'offrait aux groupements des étrangers en France pour faire entendre leur voix était celle de la clandestinité.

Ainsi voit-on dès 1940 apparaître des feuilles clandestines des Juifs immigrés en yiddish et en français, des publications italiennes, espagnoles, polonaises, et russes. Dès 1941, une presse clandestine destinée aux soldats allemands connaîtra un développement rapide.

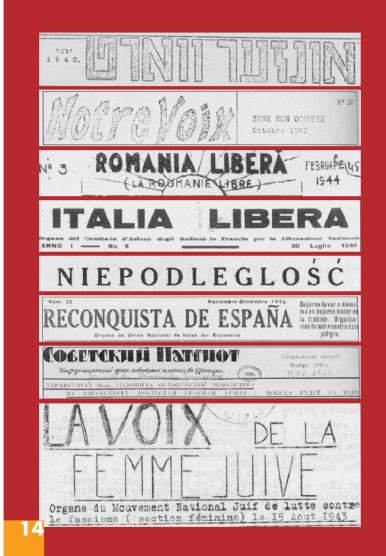


Une véritable tour de Babel. Mais ceux qui la rédigent et diffusent tracts et journaux, sont marqués par la même volonté : le refus de se taire. L'acceptation du silence aurait signifié une soumission totale dont le prix à payer aurait été, évidemment, très élevé. La condition des Juifs, français et immigrés, en fournit l'exemple le plus éloquent. Avant de leur refuser le droit de vivre, c'est le droit de savoir, d'être informés, de communiquer qui leur est interdit. Mais, ce qui importait avant tout aux tenants de la persécution, c'était de leur cacher, par tous les moyens possibles, la réalité du plan d'extermination. D'où l'importance capitale et vitale d'une presse libre, donc clandestine, pour faire connaître aux victimes de la persécution, la vérité sur leur destin.

Les autres communautés proclament à travers la presse illégale leur attachement à la France, celle qui leur a offert le droit d'asile mais pas celle qui les rejetait, excluait et internait. L'hostilité que le pouvoir de Vichy vouait aux immigrés pouvait éveiller en eux des réactions de méfiance voire des ressentiments envers le peuple français tout entier. Or, jamais encore dans l'histoire du pays, la solidarité entre hommes de toutes origines n'a revêtu une importance aussi primordiale au'à cette époque.

Les journaux de langue allemande étaient destinés aux soldats et officiers de la Wehrmacht. Le thème principal était que Hitler perdrait la guerre et entraînerait l'Allemagne dans une catastrophe dont elle ne se relèverait jamais. Un autre thème était l'appel répété à ne pas agir contre la Résistance. C'est la volonté qui animait ces hommes et ces femmes qui opposaient la liberté de l'esprit à la force brute. Une volonté qui sans doute, nous a permis dans cette guerre des mots d'avoir « le dernier mot ».

Texte d'Adam Rayski, extrait du catalogue de l'exposition France des étrangers, France des libertés, réalisée par l'association Génériques.



## Himmler informe Hitler sur la Résistance en France

Heldung Hr. 35

#### (Traduction française)

Arrestation d'un groupe de l'organisation « Francs-Tireurs et Partisans » : à la suite de l'arrestation de 18 communistes actifs, la capture d'un groupe de l'organisation des « Francs-Tireurs » de 24 hommes et femmes a été possible au sein des cheminots d'Ivry-sur-Seine. Ce groupe, qui était en train de se constituer, a néanmoins participé à quatre agressions. À partir des aveux de trois terroristes on a pu procéder à l'arrestation de trente-deux terroristes.

En outre, il y a eu 31 attaques dont :

- le 08.09.1942, à la bombe, au cinéma « Garenne Palace » (1 mort. 5 blessés)
- le 10.09.1942, attaque à la grenade contre un train de l'état-major (1 mort, 5 blessés)
- le 05.10.1942, attaque à la bombe à la gare de l'Est.
- le 09.10.1942, à la bombe, au cinéma « Maillot Palace » (2 blessés)
- le 13.10.1942, attaque à la bombe à la gare Montparnasse
   (2 morts, 30 blessés). Une grande quantité d'explosifs et d'instruments de sabotage (illisible) a été saisie.

De plus, 24 autres terroristes ont été arrêtés (25 hommes dont 1 Juif et 4 femmes) qui ont à leur compte 36 attentats\*.

Signé. H. Himmler

La stratégie allemande, énoncée dès le début de la lutte armée par l'ambassadeur du Reich en France, Otto Abetz, est de dénoncer la Résistance à l'occupant comme l'œuvre des étrangers. Cette idée deviendra le leitmotiv de la propagande nazie et de Vichy. Elle contient déjà en germe l'esprit de l'Affiche rouge. Otto Abetz rapporta, en décembre 1941, par telex, à Berlin:

« Les attentats visent à donner l'impression à la population française et au monde que le peuple français se dresse contre les autorités allemandes d'occupation et contre l'idée d'une collaboration avec l'Allemagne. [...] Même lorsqu'il est prouvé clairement que les auteurs sont des Français, il est bon de ne pas mettre cette constatation en relief, mais de tenir compte de nos intérêts politiques et de prétendre qu'il s'agit exclusivement de Juifs et des agents à la solde des services de renseignements anglo-saxons et russes ».

 $^{\star}$  Source : Bundesarchive Potsdam. Document communiqué par l'historienne allemande lngrid Strobl.

# Le SS Heydrich à Bousquet : «Il vous faut une police militante»



À Paris, le 5 mai 1942, Heydrich, chef du SD (service de renseignement de la SS) rencontre Bousquet, secrétaire général de la Police de Vichy. Il lui fait part du « désir » de Berlin de mettre en place une étroite coopération policière, dans la lutte contre les ennemis communs (en première ligne le « terrorisme » et les Juifs).

Heydrich trouve l'organisation de la police française défectueuse alors qu'elle devrait être une « police militante » née d'un parti politique, dévouée à la politique de collaboration. Heydrich sera assassiné à Prague le 27 mai par des agents venus de Londres.



On constate, à partir de 1942, un afflux aux BS de volontaires issus du corps des gardiens de la paix, voire des éléments extérieurs recrutés sur concours. Les plus zélés se retrouvaient dans les Quatrième et Cinquième groupes de la BS 2 (ceux de Bouton, membre du PPF de Doriot, et Barrachin). En fait, la plupart de ces inspecteurs vivent dans un climat xénophobe, antisémite et anticommuniste.

Pour de jeunes policiers pleins d'ambition, les BS constituent une affectation recherchée et enviée pour ses avantages. Outre un réel prestige, un travail prenant, voire exaltant, généreusement récompensé par des gratifications, médailles et primes, la titularisation comme « inspecteur spécial », même en cas d'échec au concours, y est automatique au bout d'un an. L'avancement s'y fait au rythme le plus favorable et les remboursements de frais, très largement calculés, confèrent une aisance inespérée en cette période de pénurie et de marché noir.

#### Les BS félicitées par Pétain

Témoignage d'un policier

J'avais assurément une grande confiance dans le maréchal Pétain. [...] Que cette foi fût aveugle, j'en conviens. [...] Je l'avais encore au printemps 1944, lorsque le préfet de police Bussière nous fit savoir qu'étant



allé à Vichy rendre visite au Maréchal, celui-ci s'était montré vivement intéressé par l'activité des BS, auxquelles il envoyait ses félicitations chaleureuses. Il avait d'ailleurs, à cette occasion, signé le livre d'or de la préfecture de Police : "En témoignage d'admiration pour les brigades spéciales "\*.

\* Jean-Marc Berlière avec Laurent Chabrun, Les Policiers français sous l'Occupation.

# Filatures et torture : deux spécialités des BS

La filature — le summum de la science policière — était maîtrisée d'une façon parfaite par les inspecteurs des Brigades spéciales. Le plus important était l'art du « portrait parlé », mémoriser en quelques instants le portrait du « filé » jusqu'au plus petit détail vestimentaire, par exemple la couleur des chaussures, voire des chaussettes...

« Les inspecteurs chargés d'une surveillance - expliquera l'inspecteur Lavoignat dans son mémoire et dans un texte intitulé *Ma façon de travailler* présentés pour sa défense à la Libération - marchaient à deux et devaient présenter, environ tous les deux jours, des rapports journaliers. Ils étaient tenus de téléphoner quotidiennement au chef de groupe chargé de l'affaire pour rendre compte de leur travail et recevoir les ordres qui pouvaient leur être transmis [...]. Lorsque quelques personnes étaient connues, deux équipes étaient alors mises sur l'affaire. Il arrivait qu'il y ait trois équipes sur la même affaire.» L'objectif prioritaire était l'identification de la personne filée. Puis il importait de la « loger », c'est-à-dire de repérer sa planaue.

Quand il s'agissait de surveiller un lieu fixe où le camouflage était difficile, ils utilisaient des camionnettes ou des camions bâchés. La filature elle-même s'effectuait par équipes dont les membres étaient échelonnés tous les 50 mètres, de part et d'autre du trottoir. Les policiers pouvaient être camouflés en ouvriers, en employés des PTT ou de la STCRP (la société des bus parisiens), ou bien en clochards. Des résistants ont même signalé qu'ils avaient été suivis par des individus portant l'étoile jaune [...]. Une filature pouvait durer des mois et elle le devait si elle voulait être efficace.

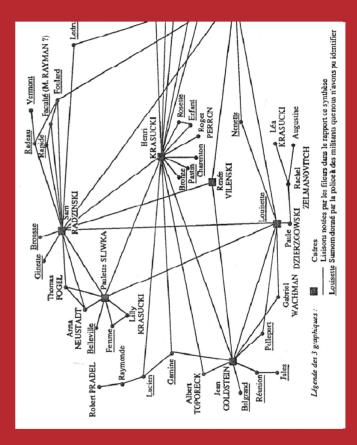
Pour les résistants, la filature s'avérait être une redoutable arme psychologique au service de la police.

Ils se sentaient traqués mais il suffisait que la surveillance se relâchât pour qu'ils se mettent à douter de leurs impressions de la veille. Une psychose, une sorte de fièvre s'installaient dans les rangs, on voyait un policier dans chaque personne de la rue ou du métro, tandis que les vrais passaient inaperçus. Les états d'âme des résistants traqués alternaient entre deux pôles extrêmes : l'angoisse et le calme absolu. Cet état se trouvait renforcé par la volonté de ne pas abandonner le combat.

Une fois arrêté, le résistant était transféré dans les locaux des BS, au deuxième étage de la préfecture, salle 35.

Les méthodes d'interrogatoire des BS étaient particulièrement brutales, comme on l'a vu dans l'affaire des jeunes communistes juifs. Un policier résistant, Angelot, le confirme : « Au sein des brigades spéciales, il s'est passé des faits atroces : matraquages à l'aide des poings, des pieds, de nerfs de bœufs. On retrouvait les résistants menottes aux mains, jambes enchaînées, pouvant à peine se traîner, un vrai cauchemar. »

# Graphique première filature



## Première filature L'organisation de la jeunesse juive



Paulette Sliwka (Sarcey)

Au cours de l'année 1942, des arrestations isolées sont effectuées dans les rangs des organisations italiennes, yougoslaves, juives et roumaines. Des prises qui n'ont pas eu pour effet de les affaiblir. En revanche, la somme de renseignements réunis par les enquêteurs, ou arrachés sous la torture, était à tel point appréciable que, dès janvier 1943, les Brigades lancent la première filature. La cible : l'organisation politique de la jeunesse juive qui comptait, à ce moment-là, près de deux cents membres dans Paris et sa banlieue.

La journée du 18 février s'avère décisive pour l'issue de la filature. Les policiers suivent, à partir d'un rendez-vous entre deux résistants qu'ils ne mentionnent pas, un jeune que, dans l'ignorance de son état civil, ils ont surnommé Bertrand. Ils le décrivent ainsi : « Vingt-deux ans, 1,70 m, mince, nez long, visage type sémite, cheveux châtain clair rejetés en arrière, retombant sur le côté. Pardessus bleu marine à martingale, pantalon noir, souliers jaunes, chaussettes grises. » Il est suivi toute la journée. « Il est rejoint - note le rapport - à 15 h 50 par un individu déjà remarqué que nous appellerons Lucien. ». Puis, Bertrand rencontre une jeune fille qu'ils surnomment Martine. Ils en font le portrait suivant : « Vingt ans, 1,60 m, corpulence moyenne, cheveux châtain moyen, relevés sur le devant et retombant sur la nuque. Nez légèrement retroussé, teint mat, non fardée, vêtue d'un manteau beige avec fronces dans le

dos, bas blancs ; elle porte un sac à provisions gris et un sac à main noir. Elle est accompagnée d'une fillette. » Bertrand n'est autre qu'Henri Krasucki, responsable de l'organisation des jeunes.

Le rapport journalier se termine par cette note : « Le couple se promène puis se sépare. Bertrand entre au 18 rue Meslay. Après un certain temps, ne le voyant pas ressortir, nous concluons qu'ils demeurent à cette adresse. » En réalité, ils ont perdu de vue Bertrand, ignorant qu'il y avait une sortie sur le boulevard Saint-Martin. Ils le retrouveront quelques jours plus tard à un autre rendez-vous.

« Martine », repérée en sa compagnie, a pour nom Paulette Sliwka et n'est autre que la compagne d'Henri, mais aussi la responsable aux sympathisants dans les groupes de jeunes. La fillette qui l'accompagne est Lilli Krasucki, la petite sœur d'Henri. La femme qui part avec la fillette est sa mère, Léa Krasucki, agent de liaison d'un dirigeant de la MOI. La police est sur la trace de cadres.

Les choses sérieuses reprennent le 21 février. La police retrouve la trace de Bertrand Krasucki devant le musée des Colonies, porte Dorée, et réussit à le suivre jusqu'à sa planque, 8, rue Stanislas-Meunier (20° arrondissement), d'où il ressort bientôt accompagné de Martine-Paulette. La BS connaît donc, dès ce jour-là, la planque de deux des principaux responsables des groupes de jeunes de la section juive. Elle vient de marquer un point important : si elle ignore encore les fonctions réelles d'Henri et de Paulette, elle sait où les retrouver à tout moment. Ils sont « logés ».

Voici un autre « moment » de cette filature tel que le relate le rapport du 15 mars : « Le Rouquin et Foulard prennent le métro à 15 heures 50 à la station Réaumur-Sébastopol et descendent à Odéon. Rue de l'École-de-Médecine, devant la faculté, ils rencontrent deux hommes et une femme. L'un de ces individus, que nous appellerons Faculté, répond au signale-

ment suivant : dix-neuf ans, corpulence trapue, visage rond, cheveux châtain foncé, frisés et abondants, chandail bleu marine à col roulé, pardessus bleu à martingale, souliers noirs, porte une serviette sous le bras. L'autre, que nous appellerons Rapide, répond au signalement suivant. [...] La femme ayant été prise en filature par d'autres collègues, nous ne donnons pas son signalement.

Le Rouquin, Rapide, Faculté, Foulard et la femme conversent ensemble à l'angle de la rue de l'École-de-Médecine et du boulevard Saint-Germain jusqu'à 16 heures 30. Puis ils se dirigent par la rue Mazarine jusqu'au quai Malaquais, se divisent en deux groupes marchant à quelques mètres l'un de l'autre, le dernier groupe se retournant fréquemment pour voir s'il n'y a rien de suspect. La surveillance est abandonnée vu le peu de passants circulant dans ces rues et la méfiance des individus suivis. »

Cette description de deux groupes en marche indique qu'ils sont en train de préparer une action, avec un groupe d'attaque et un groupe de défense « qui se retourne fréquemment ». Leur objectif est certainement situé le long des quais de la Seine. Or, ce même 15 mars, une équipe du Deuxième Détachement effectue une opération retentissante : vers 22 heures, elle grenade, au pont de l'Alma, le wagon où est installée la compagnie allemande qui sert la batterie de DCA du pont. Tout indique que les fileurs étaient sur les traces des auteurs de cette action.

Parmi eux, très vraisemblablement, Marcel Rayman, dont le portrait correspond trait pour trait au signalement de « Faculté ». Enfin, la présence d'une femme qui rencontre puis quitte le groupe correspond bien à la méthode des FTP, qui se font apporter les armes par des agents de liaison à proximité des lieux de l'action envisagée. Cela confirmerait que, efficacité oblige, les fileurs avaient ordre de ne pas s'opposer à un éventuel attentat, même contre l'occupant, voire qu'ils devaient s'écarter des lieux s'ils considéraient qu'un attentat était imminent.

Le filet se refermera le 18 mars, sur cinquante-sept jeunes qui seront déportés. (Source A.N. série AJ 40-443 et 553).



Sur cette photo, un groupe de jeunes en 1939, tous membres du YASK (club sportif juif). L'iés par l'amitié et la fraternité ils se sont joints, dès 1941, à la Résistance. Ainsi on trouve, entre autres, Rita Kurchand, arrêtée avec sa mère ; Sevek Kurchand, frère de Rita ; Thomas Fogel ; Roger Trugnan ; Jeanne Pakin. La plupart ont été arrêtés le 18 mars 1943.

### Henri Krasucki, mon ami d'enfance



Mes premiers souvenirs d'Henri Krasucki, notre première rencontre remontent à notre participation à une colonie de vacances dont l'organisation était, me semble-t-il, confiée à la Bellevilloise. C'était à l'île de Ré vers 1930. Nous étions dans la division "Commune de Paris."

Nos parents se sont connus dans les organisations progressistes juives et dans le parti communiste. Henri habitait le 20° et moi le 11°. Nous étions souvent, avec nos parents, dans les goguettes de cellules, aux fêtes de l'Huma. Nous portions le foulard rouge des pionniers et diffusions notre journal "Mon Camarade" [...].

Dès la fin du premier automne de l'Occupation, celui de 1940, la Résistance s'affichait. Nous appelions à multiplier les actions. Ce qui signifiait, par exemple, distribuer des tracts, prendre la parole dans les cinémas au moment où passent les actualités, couper des câbles de la Wehrmacht dans les forêts de l'Ille-de-France, incendier des poteaux indicateurs destinés à l'armée. Et puis, en 1942, sont venus s'ajouter deux tâches importantes, à savoir le recrutement pour les « Bataillons de jeunesses » et les FTP-MOI [...].

Le 23 mars 1943, au petit matin, les Brigades spéciales de la préfecture procèdent aux arrestations. En arrivant à la préfecture on découvre l'ampleur de la catastrophe, toutes les places sur les bancs qui entourent la salle, où nous resterons quelques jours, sont occupées.

C'est dans cette salle qu'on viendra nous chercher pour des interrogatoires musclés. Henri sera particulièrement servi.

D'autant que Léa, sa mère, agent de liaison de la Résistance, a été arrêtée le même jour. Il note à ce propos dans son témoignage : "Je laisse à penser le parti que les sbires des Brigades spéciales ont essayé de tirer quand ils se sont aperçus qu'ils avaient le fils et la mère. Elle fut admirable..."



Henri, 16 ans, et sa mère Léa également déportée à Auschwitz d'où elle reviendra.

À l'issue de cette période d'interrogatoires, Henri fut envoyé en prison à Fresnes puis au camp de Drancy [...]. Le lendemain ce fut le grand départ. Non sans que se déroule dans le camp même et devant des gendarmes sidérés, une manifestation ponctuée par la Marseillaise, reprise par tous les détenus [...].

Le 18 janvier 1945, alors que tonne, au loin, l'artillerie soviétique, le camp [d'Auschwitz] est évacué à Buchenwald. Voyage meurtrier de trois jours, à pied et en wagons découverts sous la neige au cours duquel plus de la moitié des déportés périrent [...].



Roger Trugnan, mars 1943

J'aimerais terminer cet hommage, qui ne porta que sur la période de résistance et de déportation [...] en saluant une autre dimension exceptionnelle de la personnalité d'Henri, sa passion pour la musique.

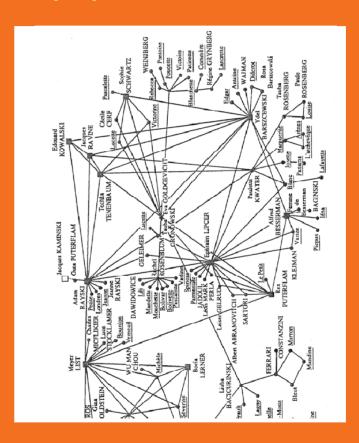
La scène se passe le soir de Noël en 1943. Nous sommes au fin fond de la Haute Silésie, une dizaine de jeunes Français ont décidé de manger leur gamelle de soupe ensemble et d'organiser de manière impromptue une "soirée culturelle."

Après une causerie sur Molière et son œuvre que je fis, Henri nous propose d'entendre un morceau de musique. Il s'y met immédiatement et nous siffle l'allégretto de la  $Z^e$  symphonie de Beethoven, de la première à la dernière note. Il pouvait le faire pour n'importe lequel des mouvements des neuf symphonies de ce compositeur. La soirée se termina par une Marseillaise murmurée...

Ce que je retiens [de notre vécu à Auschwitz], c'est qu'un si grand nombre de ces jeunes résistants que rien n'avait préparé à affronter de semblables épreuves aient su, finalement, chacun à sa façon, préserver une dignité et ne pas sombrer dans la sauvagerie et la dégradation morale, puisant en eux-mêmes des ressources qu'ils ne soupçonnaient sans doute pas [...].

Roger Trugnan

# Graphique deuxième filature



# Deuxième filature L'assaut contre la branche politique de la M.O.I.



Le rapport de police de la deuxième filature contre la « branche juive de la MOI » (Solidarité, Union des femmes juives, Union des sociétés juives, Mouvement national contre le racisme, Deuxième Détachement juif et Direction centrale), qui commence le 22 avril 1943, est introduit par le texte suivant, ayant apparemment pour but de souligner la continuité dans les opérations des BS : « Des investigations avaient été entreprises dans les milieux étrangers de la capitale qui avaient bientôt révélé l'importance de l'organisation dite « main d'œuvre immigrée », constituée par des militants vivant dans l'illégalité. »

C'est ainsi que le 23 mars dernier (allusion à la première filature) après une série de surveillances et de filatures, cinquante-sept individus, tous juifs et de nationalité étrangère [ce n'est pas exact, la majorité des jeunes étant de « nationalité française » - NDLR] ont été appréhendés et envoyés au dépôt ou à la prison de Fresnes sous l'inculpation d'assassinats, menées terroristes et complicité.

La nouvelle filature commence par celle de « Maroc », à partir de son domicile clandestin, 8 impasse du Maroc dans le  $19^{\,\mathrm{im}e}$ . « Maroc », affirment les policiers, leur avait échappé au cours d'une précédente filature. En vérité, et cela se confirmera plus d'une fois, « Maroc » devait faire partie du nombre de ceux laissés, au cours des précédentes arrestations, « en réserve » pour servir de point de départ à de nouvelles opérations.

Techka Tenenbaum « Angèle »

Au deuxième jour de la filature, « Maroc », identifié par la suite comme Lipcer Ephraïm, se rend, en métro et à pied, boulevard Henri-IV où, à 11 h 45, il rencontre un individu appelé par les policiers « Henri » : « un homme de trente deux ans environ, 1,60 m, corpulence moyenne, teint clair, visage juif, cheveux bruns, coiffé d'un chapeau marron clair à bords larges, légèrement relevé sur le derrière, pardessus gris-beige à martingale avec des raies longitudinales marron, pantalon gris, souliers noirs, genre élégant. » L'individu en question ne sera plus dénommé « Henri » mais sera identifié plus tard par son vrai nom, Rayski, responsable de l'organisation juive de la MOI. Lipcer, pour sa part, assurait la liaison avec le service technique.

L'adjoint de Rayski, Idel Korman (Barszczewski), est pris en filature, une dizaine de jours plus tard, à partir d'un rendez-vous qu'il avait avec son agent de liaison à la porte d'Orléans. Il sera appelé « Orléans » avant d'être identifié. Les policiers connaîtront l'une de ses planques, square du Tarn (Porte de Champerret).

L'après-midi du 27 mai risquait d'être fatal pour la direction nationale des organisations juives qui tenaient réunion rue Médéric (anciennement A. Guyot) dans le 17<sup>ème</sup> arrondissement. Le rapport des policiers dit : « Barszczewski quitte le Square du Tarn et se rend à 13 h 30 rue (illisible) où, à 13 h 45, il rencontre Rayski. Ils se séparent à 14 h. Barszczewski se rend dans un café situé à proximité. Rayski rejoint un homme et une femme qui l'attendaient. Nous les appellerons « Basané » et « Angèle ». Signalement de « Basané » : 45 ans environ, 1,75m porte des lunettes, visage allongé, pantalon noir rayé gris, gabardine beige, souliers noirs, chapeau mou gris très clair, type étranger. [Cet homme est



Jacques Rawine, responsable de la zone sud, « monté» à Paris pour une réunion de la direction. « Angèle» est Techka Tenenbaum, membre de la direction et chargée, pour la circonstance, de l'accueil du « Basané ». Tous deux ne sont pas encore, à ce jour, identifiés par la police - NDLR]. Rayski les quitte à 14 h 10, se rend au café où se trouve Barszczewski d'où il sort à 14 h 30 pour aller au 32 rue Guyot. Barszczewski sort à son tour du café en compagnie d'un individu que nous appellerons « Prony ». Signalement : 38 à 40 ans, 1,70 m, visage allongé, teint bronzé, rasé, cheveux châtains, chapeau mou bleu marine, complet bleu, souliers pairs. »

[L'homme en question est Édouard Kowalski (Tcharny) qui fait partie de la direction de la MOI - NDLR]. Tous deux - relatent les policiers - se rendent rue Guyot au numéro 32. À 15 h arrivent « Basané » et « Angèle » qui pénètrent à la même adresse ».

Les policiers restent en faction et attendent la fin de la réunion. Pourquoi ? On peut échafauder de nombreuses hypothèses. Nous n'en retiendrons que deux paraissant les plus plausibles. La première est que la police ne savait pas précisément qu'elle avait affaire à un groupe de responsables, elle ignorait donc l'importance de cette prise.

La deuxième, c'est l'hypothèse inverse : les policiers ayant téléphoné à la Brigade (ils avaient pour consigne de signaler à leurs chefs tout ce qui leur paraissait inaccoutumé au cours d'une filature), ils reçurent l'ordre de « laisser faire ». Ces arrestations auraient, évidemment, précipité la fin de la filature. « Vers 19 h, la réunion terminée, les participants se dispersent

par petits groupes. Barszczewski, qui sort le premier, se rend - note le rapport - square du Tarn. « Basané » et «Angèle » prennent le métro à la station Ternes, descendent à Victor Hugo pour pénétrer au numéro 11 de la rue des Sablons (Villa Michel-Ange) ». Quant à « Rayski » et à « Prony » (Edouard Kowalski) ils se rendent au restaurant « Les Baléares », rue Montmartre, à 20 h 05, ils en sortent à 20 h 50 et se rendent au métro Montmartre; nous les perdons de vue.»

Cette importante filature est entrée dans sa phase finale fin juin, après que la police fut sur les traces du Deuxième Détachement juif dont son chef, Meier List. Sur plus de cent cinquante militants filés, soixante et onze seront arrêtés.

Tous seront déportés, sauf les combattants du Deuxième Détachement qui seront remis par la police française aux Allemands.

### La chute du Deuxième Détachement



Le Deuxième Détachement, appelé aussi « Détachement juif », entre en action dès le mois de mai 1942 et connaîtra un important développement, tant au niveau des effectifs que des actions, après la rafle du Vel' d'Hiv', le 16 juillet 1942. Son fondateur est Sevek Kirschenbaum, originaire de Pologne, ancien d'Espagne, qui a été interné en France avant de s'évader. Arrêté en automne 1942, il ne reviendra pas de déportation. Plusieurs militants s'imposent à la tête du détachement : Léon Pakin (fusillé au Mont-Valérien), puis Meier List.

Meier List est né à Malkinia, en Pologne, le 10 octobre 1907 et, comme ses quatre autres frères, il milite de bonne heure dans les organisations ouvrières.

Au milieu de l'été de 1936, il rejoint les Brigades Internationales. Après la chute de la République espagnole, quand tous les combattants sont arrêtés au passage de la frontière et parqués sur la plage de Saint-Cyprien, List, mettant à profit sa longue expérience de militant clandestin, réussit à passer à travers les mailles des gardes-frontière pour se retrouver, au printemps de 1939, dans la région de Toulouse.

À l'automne 1941, quand il apprend la formation de groupes juifs parmi les Francs-Tireurs et Partisans, il rejoint le Deuxième Détachement des F.T.P. immigrés.

Meier List

Pendant près de deux ans, il en est le responsable politique, dirigeant et inspirant la plupart des actions qui firent la gloire de ce détachement héroïque. Mais depuis longtemps, la police est à ses trousses. Pendant des mois, il réussit à lui échapper.

Le 28 avril 1943, les policiers l'ont repéré et, par la suite, plusieurs militants.

Finalement, 14 membres du Deuxième Détachement ont été identifiés.

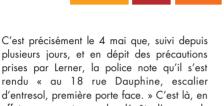
La plupart des militants arrêtés sont d'abord torturés à la préfecture de Police, puis transférés du dépôt en prison avant d'être envoyés à Drancy. Cependant, cinq d'entre eux auront le triste privilège d'être jugés par un tribunal militaire allemand : Meier List, Boria Lerner, Henri Tuchklaper, André Engros et le D' Hirsch Loberbaum.

Tous les cinq sont jugés le 20 septembre 1943 par le Gericht Kommandant von Gross Paris, Abteilung B. Nous avons pu retrouver l'original de l'acte d'accusation.

Le document précise l'origine des inculpés : « Israeliten » et leur état civil. Il est souligné que Tuchklaper et Engros sont « jugendlich » (mineurs). Exemples types de la génération de la Rafle de juillet 1942 : ils n'ont même pas dix-sept ans à la date de leur arrestation. Tous, sauf Loberbaum, sont inculpés pour avoir été en possession d'armes et d'autres moyens de combat dans le dessein de les utiliser contre la Wehrmacht.

**Boria Lerner,** pris également en filature, est décrit ainsi par les Brigades Spéciales: « 29 ans environ, 1,75 m, corpulence moyenne, visage allongé, cheveux châtain, porte un chapeau gris, vêtu d'une gabardine grise, d'un pantalon de ski marron, des souliers noirs. »





Boria Lerner

plusieurs jours, et en dépit des précautions prises par Lerner, la police note qu'il s'est rendu « au 18 rue Dauphine, escalier d'entresol, première porte face, » C'est là, en effet, que se trouve le dépôt d'armes du

détachement. Cependant, Lerner est si méfiant que les policiers décident d'interrompre, provisoirement, sa filature.

Né le 15 décembre 1914, Boria (Boris) Lerner a réussi à guitter la Roumanie en 1938 clandestinement pour s'engager dans les Brigades Internationales en Espagne. Il reste bloqué à Paris où le recrutement des volontaires touche à la fin.

En septembre 1939, à la déclaration de guerre, Lerner s'engage dans l'armée française. Versé dans un régiment de marche de la Légion étrangère à Barcarès, il y tombe gravement malade et est réformé. Il revient à Paris où il retrouve sa femme Hadassa (née Tenenbaum) et ses camara-

En juin 1940, il fuit devant l'avance allemande pour se retrouver interné avec sa femme, au camp de Rivesaltes. En 1941, le couple bénéficiant de l'aide du réseau de soutien de la MOI de Toulouse, parvient à s'évader. Ayant repris contact avec les communistes juifs, Lerner est affecté au Deuxième Détachement, où il devient l'adjoint de List et est responsable à l'armement après avoir participé à des actions de grande envergure. Mentionnons particulièrement l'attaque à la grenade d'un hôtel pour officiers supérieurs Boulevard Raspail et la pose de bombes au ministère de la Marine, place de la Concorde.

### L'arsenal du 18 rue Dauphine

Après l'arrestation de Boria Lerner, la police perquisitionne le local du 18 rue Dauphine (Paris 6°) où elle découvre un véritable « arsenal »

Tout le matériel est transféré au laboratoire municipal pour examen. Ci-dessous le rapport du directeur du laboratoire (10 juillet 1943) :

Le Directeur du Laboratoire Municipal.

à Monsieur le Directeur général des Renseignements Généraux.

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai procédé le 8 juillet, vers lo houres du matin, à le demande de Monsieur HENOQUE, Commissaire Principal aux Renseignements Gónéraux, 18, rue Dauphine, Escalier D, ler étage, à l'enlèvement des engins suivants :

ol engins, type lafayette et morilions, vides.
li engins, " " " , chargés.
2 engins incendisires constitués par un cylindre. en tôle percé de trous portent à leur partie inférieure un paquet de coton poudre pouvent être allumé à l'aide d'une mèche en coton et destiné vraisemblablement à être placé dans une boîte contenant une substance inflammable, le tout constituent un engin enalogue à ceux qui ont été retrouvés déjà à plusieurs reprises en particulier rus des

Heculation and proceedings of the process of the pr

- lons.

  1 lot de palles de différents modèles.

  1 lot de valles de différents modèles.

  1 litre d'acide sulfurique à 66°.

  1 paquet de coton poudre.
- I bouteille incendiaire renferment un mélange d'acida sulfurique avec des hydrocarbures.
- 1 lot important de produits chimiques, comportant entre autro, 5 kgs de chlorate de potesse et lkg 1/2 en-viron d'un mélange de poudre à pase de chlorate de potessium et de sucre.
- l granade citron Fi amorcée à l'aide d'un fragment de mèche Bickford.

Le Sous-Directeur.

## Arrestation de Henri Tuchklaper, résistant à 16 ans



« Conformément aux ordres reçus, nous mettons à votre disposition le nommé :

Tuchklaper Henri né le 8 juillet 1926 à Paris 10° de feu Idel et de Berthe Fuche, de nationalité française et de race juive, célibataire, sans enfant, sans profession, demeurant 152 rue du Chemin-Vert (Paris XI°) arrêté ce jour à 9 h à son lieu de refuge 14 rue Domat, Paris 5°.

Fouillé, il n'a été trouvé porteur d'aucun objet suspect ni document.

Au cours de la visite domiciliaire, il a été découvert sous son oreiller un pistolet automatique marque « Savage » de calibre 7,65 mm avec un chargeur contenant sept cartouches. Caché sous une table, deux cartes d'identité au nom de Plantier Philippe, une au nom de Vermont Charles, une quittance d'abonnement d'électricité au nom de Plantier, une carte de lecteur de la bibliothèque du V° arrondissement au même nom. Deux coupons d'inscription de rationnement portant le n°80.185-23426 (inscriptions faites). Un certificat de recensement au nom de Plantier, une boussole, une somme de trois mille francs (3 000 F) qui lui avait été remise par l'organisation. Un plan de Paris [...].»

Source : Archives historiques de la préfecture de Police.

# Verdict du procès du Deuxième Détachement

Gericht Kommandant von Gross-Paris Abt.B.

Abt.B. St. L. V. Br. 307 / 1943 . Paris, den 3.September 1943.

20.9. 6.9 Ng E & Wandrig - in took by

Anklakevertheune and mode find tig liz

Gegen die Israeliten

- 1.) dem franz.Staatsangehörigen, Büroangestellten Bordque Henri Tuchklaper, jeb. 8.7.1926 in Paris, 10. Bezirk, ledig, wohnhaff in Paris, rue Domat; bezw. rue du Chemin Vert 152, accoblish nicht bestraft, in Haft seit dem 8.7.1943 in Presnes, Jugendlich,
- 2.) den franz Stautsangehörisen, hrucher André Engros, Kalwageb. 21.11.1925 in Paris, 4. Besirk, ledig, wohrhaft in Paris, Paubourg du Temple 92 (illegal), nicht bestraft, in Maft seit 8.7.1943 in Propos, jugendlich.
- den rumminiochen Stantcangehörigen, Madiomonteur, Borth Lerner, geb. 15.12/914 in impeani (Austrien), ledig, w-ohnheft in Paris (13.Fez.), 13,4v.d'Ivry, nioht bestreft, in heft seit 12.7.1943 in Freenes,
- 4-) den polnischen Staatsangehörigen, Schneider, Meyer List, geb 10.1007 in Ootrow (Polen), ledig, wohnheft in Johnville-lo-pont (Seine),

Le verdict est consigné par le greffier dans un coin de la première page de l'acte d'accusation en quelques mots où les hommes ne sont que des numéros : « 20.9.43. KGR 1-4 Todesstraffe. 5 : 1 1/1 JG » ce qui veut dire, en français : « 20 septembre 1943. Tribunal du Kommandant von Gross Paris. 1-4 (ces chiffres correspondent aux accusés Tuchklaper, Engros, Lerner, List) : peine de mort. 5 (Docteur Loberbaum) : un an et demi de prison ». Ce dernier, déporté, est revenu. S'agissant de Tuchklapper, mineur, le tribunal se refuse de tenir compte de son âge « vu la gravité de ses actes ».

## L'anéantissement de la famille Engros

Ils étaient trois frères, Marcel, né le 20 décembre 1917, Lucien, né le 15 mai 1920 et André, né le 21 novembre 1926. Avant la clandestinité, la famille habitait rue des Écouffes (Paris IV). Tous s'engagent dans les FTP-MOI (Francs-Tireurs et Partisans-Main d'Œuvre Immigrée).

André, le plus jeune - 16 ans - est, bien que mineur, condamné à la peine capitale par le Tribunal militaire du Grand-Paris, le 20 septembre 1943 et fusillé au Mont-Valérien le 1er octobre 1943.

Marcel, est exécuté au Mont-Valérien le 23 mars 1942.

Lucien est exécuté au stand de tir d'Issy-les-Moulineaux le 22 août 1942.

Leur mère, veuve, arrêtée également, a disparu mystérieusement. Son nom ne figure pas sur la liste des déportés de Drancy. Elle n'a pas reparue non plus après la guerre.

Une seule hypothèse : la Gestapo l'aurait torturée jusqu'à ce que mort s'ensuive et fait disparaître son corps.



La plaque au 18 rue des Écouffes -Paris 4°, où vécurent les frères Engros avant la clandestinité.







# 1943. Les actions de guérilla s'intensifient

Circulaire n°29, du 14 avril 1943, de la Feldkommandantur 801, « Mesures de sécurité contre attaques terroristes », résumée comme suit : «Protéger les unités et divers services contre les terroristes par un dispositif de sentinelles et de patrouilles. Il importe particulièrement d'assurer la protection des rassemblements ou des marches pour exercices en plaçant en avant, derrière et de chaque côté de la colonne, des hommes avec les armes prêtes à tirer. S'assurer la possibilité de surveiller la circulation dans la rue », ou cet autre ordre, n°51, qui, constatant les pertes importantes subies lors d'attentats devant les cinémas ou les théâtres, « ordonne que des cordons de sécurité soient établis dans un rayon de 50 mètres et que toute circulation de civils soit interrompue.» (Archives nationales).

Ces initiatives indiquent que les attentats ont atteint, dès le début de 1943, leur effet psychologique tant sur l'occupant que sur la population qui observe, non sans satisfaction, les mesures de protection que les Allemands sont contraints d'adopter.

Dès janvier 1943, les groupes des FTP-MOI, malgré des pertes sensibles tout au long de l'année précédente, marquent néanmoins un regain d'activité. Il est vrai que l'année qui commence voit la victoire de Stalingrad et un renforcement des opérations en Afrique du Nord, où l'on assiste à un retournement de la situation en faveur des troupes anglo-américaines, appuyées par les troupes françaises. La balance de la guerre semble définitivement pencher du côté des Alliés.

Moralement, tant l'état-major que les combattants des FTP-MOI se sentent liés aux grands fronts de la guerre. Le baromètre de leur moral oscille suivant les hauts et les bas de l'armée allemande.

C'est ce qui explique que 1943 sera l'année de l'apogée pour les FTP-MOI mais aussi celle de leur chute provoquée par la détermination de Berlin à en finir au plus vite.

Or, un facteur affectif intervient à la fin de l'année précédente, à savoir la prise de conscience que les déportés Juifs - hommes, femmes, jeunes et vieux, nouveaux-nés compris - sont voués à l'extermination. Chez les jeunes garçons et filles qui ont échappé à la Grande Rafle du 16 juillet et à celle de la zone sud, s'éveille le besoin impératif de se battre les armes à la main. C'est la « génération de la colère ».

Manouchian l'Arménien et ses camarades se souviennent, eux, du génocide perpétré à l'instigation du gouvernement ottoman, qu'ils ont connu alors qu'ils étaient enfants. Un passé qui rejoint le présent en apportant un motif supplémentaire pour la lutte contre le racisme nazi.

Au cours des six premiers mois, les équipes de la MOI accomplissent quatre-vingt-douze attentats dans Paris qui se trouvait sous haute surveillance. Trente-deux actions sont à mettre sur le compte du Deuxième Détachement juif sous la direction de Meier List et trente et un sont à attribuer au Troisième Détachement qui, augmenté par des éléments du Détachement juif, démantelé en été, deviendra l'équipe spécialisée qui comptera des éléments particulièrement déterminés, tels Marcel Rayman, Léo Kneler (réfugié allemand), Spartaco Fontano et Raymond Kojitski.

Le 23 avril, lancer de grenades contre un hôtel près du métro Havre-Caumartin. Le 26 mai, attaque d'un restaurant réservé aux officiers à la Porte d'Asnières. Le 27 mai, attaque à la grenade d'une section allemande traversant à 7 heures du matin la rue de Courcelles. Le 3 juin, rue Mirabeau, attaque à la grenade d'un car transportant des soldats officiers de la Kriegsmarine.

Une opération contre un haut fonctionnaire (sa voiture portant le fanion distinctif) est engagée le 28 juillet à l'angle de la rue Nicolo et l'avenue Paul Doumer. Le général et son aide de camp sont déchiquetés.

En juillet-août-septembre, on enregistre une recrudescence des déraillements sur les lignes de chemin de fer partant de la gare de l'Est vers l'Allemagne. Une équipe spécialisée, qui compte entre autres, Leo Goldberg, Willy Shapiro, Wajsbrot, Amedeo Usseglio, en est chargée. Bien qu'aucun attentat n'ait visé des trains de voyageurs, les journaux collaborationnistes ne cessent de parler des victimes civiles. Au total, entre le 10 juillet et le 23 octobre, cette équipe a effectué douze importants déraillements, principalement dans le secteur de Paris-Troyes et Paris-Reims.

Le 28 septembre, l'équipe réussit l'attentat de la Rue Pétrarque contre le D' Julius Ritter (voir encadré page 50).

## Troisième filature Un succès pour les B.S. mais...

La troisième filature, ayant abouti aux arrestations massives qui décimèrent les FTP-MOI parisiens à l'automne 1943, a duré environ cent jours. Entamée le 26 juillet, elle a pris fin le 16 novembre. Voici quelques extraits du rapport de synthèse de la Brigade Spéciale du Commissaire David qui relatent le premier et le dernier jour de la filature.

«Au cours d'une précédente affaire, un militant identifié comme étant Rayman Marcel, né le 1er mai 1923 à Varsovie (Pologne), n'ayant pu être appréhendé en raison de sa très grande méfiance, avait été perdu de vue. L'ayant rencontré fortuitement au cours de nos surveillances journalières, selon les instructions reçues, nous l'avons pris en filature. Celles-ci nous ont amené à identifier un certain nombre d'étrangers dont l'activité en faveur de la « MOI » ne faisait aucun doute [...].

Le 21 octobre, nous prenons en filature un commando de dérailleurs à la gare de l'Est, d'où ils partent en opération : Goldberg, Fingercweig, Martiniuk (Jonas Geduldig), Elek, prennent le train de 11 h 45 pour Troyes par équipes de deux, Boczor paraît surveiller l'opération, Wajsbrot et Stanzani ne prennent pas le train de 11 h 45. Nous arrivons à Troyes à 14 h 45. Tous descendent et sortent de la gare par équipes de deux.

Martiniuk, Goldberg et Elek se rejoignent devant la brasserie du Lion de Belfort, où ils pénètrent. Fingercweig se rend dans une rue voisine où il est rejoint par Goldberg qui le quitte aussitôt pour rejoindre ses compagnons au Lion de Belfort où ils déjeunent. À 15 h 20, Fingercweig rejoint les autres à la brasserie. À 16 h 20, ils sortent tous et prennent la route

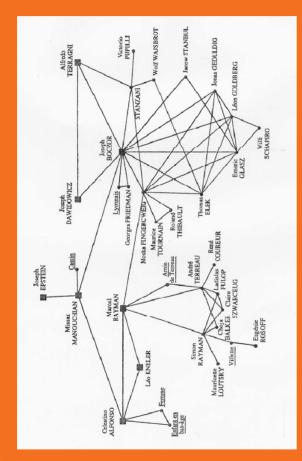
de Dijon, marchant par équipes de deux, séparées d'une centaine de mètres. Ils traversent Saint-Julien-les-Villas et passent la Seine, Goldberg prenant la direction de la troupe. À 18 h 15, nous les perdons de vue à la sortie de Saint-Julien-les-Villas [...]. »

Nul doute que les policiers se rendent bien compte que l'équipe se dirige vers le lieu de l'opération mais ils n'envisagent pas d'en empêcher sa réalisation, ce qui aurait conduit à son arrestation et aurait inévitablement mis fin à l'ensemble de la filature. Rien d'étonnant à ce que l'équipe soit « retrouvée » le lendemain à 6 heures du matin, et les policiers notent : « Nous apprenons qu'un attentat a eu lieu la nuit à Chaumont ».

Le 16 novembre au matin, un vaste coup de filet est lancé. Les premiers à tomber sont Manouchian et Epstein (lire p. 68 à 74), dont la police savait déjà qu'ils devaient se rencontrer comme chaque mardi, ce qui explique le choix de la date. Le commissaire Barrachin en personne est sur le terrain avec quatre inspecteurs. Ils suivent Manouchian qui prend le train à la gare de Lyon et descend à Evry-Petit-Bourg. À la sortie de la gare, Manouchian apercoit Epstein qui se met à marcher en direction de la Seine. Il le suit à une cinquantaine de mètres. Après avoir traversé une passerelle sur la Seine, Epstein, qui s'est déjà retourné à plusieurs reprises, convaincu d'être filé, descend sur la berge, très grasse et détrempée, et accélère le pas. Manouchian, qui s'est également aperçu de la filature, hésite, puis continue sa route. Poursuivi par deux inspecteurs et Barrachin, échelonnés tous les 80 mètres environ, Epstein conserve son avance et arrive dans une allée au sol plus dur. Se retournant, il apercoit les policiers et se met à courir. L'inspecteur Chouffot tire à plusieurs reprises avant de le neutraliser.

Rejoint par les trois policiers, Epstein leur oppose une forte résistance. Finalement, menotté dans le dos, il tente à nouveau de s'échapper mais sans succès. De son côté, Manouchian est rattrapé par deux inspecteurs. Il tient dans la poche droite de son manteau un 6.35 chargé et décide de se rendre à la deuxième sommation.

# Graphique troisième filature



## Marcel Rayman, la génération de la colère



Marcel Rayman (dans l'orthographe polonaise : Rajman) est né le 1 <sup>e</sup> mai 1923 à Varsovie que son père, artisan-tricoteur, quitte en 1931 pour la France avec sa famille qui s'est enrichie d'un fils. Simon.

Dans le modeste logement rue des Immeubles-Industriels, l'une des deux pièces est réservée à l'atelier. Cette proximité fait que Marcel n'a nul besoin d'apprendre le métier : livreur d'abord, il se met, dès l'âge de 15 ans, à la machine. Il reste pourtant un enfant de la rue, dans le meilleur sens du terme. Ce quartier, s'étendant de la Nation, à la Bastille et à la place Voltaire (actuelle place Léon Blum), est peuplé d'ouvriers et d'artisans juifs qui, en dépit de tracasseries administratives allant jusqu'aux refus de séjour, gardent leur confiance à la France de « Liberté-Egalité-Fraternité » et ne pensent qu'à faire de leurs enfants de bons Français. Et c'est sur la révolution socialiste, bien plus que sur une hypothétique venue du Messie, qu'ils fondent leurs espoirs de délivrance.

La rue, ce sont les copains et les copines, juifs et non-juifs, avec qui l'on s'amuse, on va à la piscine, on fait du camping, on cueille le muguet dans la forêt de Sénart et, ce n'est pas la dernière des choses, on distribue des tracts qui de la jeunesse socialiste, qui de la jeunesse communiste.

Voilà le climat dans lequel baignent Marcel et tant d'autres garçons et filles qui entrent dans la résistance en réaction aux persécutions antisémites, surtout à la déportation de leurs parents.

Avec eux, c'est la « génération de la colère » qui prend les armes. Marcel Rayman a 18 ans lorsqu'il assiste, impuissant, à une chasse à l'homme autour de la Nation, le 21 août 1941 : la capture de son père, qu'il ne reverra jamais. Profondément choqué, il demande son affectation au Deuxième Détachement juif de la MOI. Après le démantèlement de cette formation, en juillet 1943, Rayman est muté dans l'équipe spéciale dont il deviendra l'animateur. Son rôle déterminant dans l'attentat contre le haut dignitaire nazi, Julius von Ritter, lui vaudra des journées de tortures les plus bestiales, selon les témoignages des résistants revenus de déportation.

À elle seule, la famille Rayman incarne, d'une façon on ne peut plus globale, la tragédie juive de ce temps meurtrier ; le père, raflé et déporté, ne reviendra pas ; la mère, arrêtée en même temps que ses deux enfants, sera déportée et ne reviendra pas non plus ; Marcel tombera à 20 ans sous les balles du peloton d'exécution ; Simon, déporté, survivra au camp de Buchenwald.

La Ville de Paris et la Mairie du XI° arrondissement ont rendu hommage à Marcel Rayman, et à l'ensemble de la résistance des Juifs et des immigrés, en donnant son nom, le 20 février 1994, à un square sur l'esplanade de la Roquette.

#### L'attentat contre Julius Ritter : une gifle pour Berlin

Communiqué des FTP-MOI : « Le 28 septembre 1943, à 9 heures du matin, dans la rue Pétrarque à Paris, trois partisans armés de pistolets ont abattu dans sa voiture le D' Ritter, représentant en France de Fritz Sauckel, commissaire à la main d'œuvre, chargé de la déportation en Allemagne des travailleurs des pays occupés. » L'opération s'est déroulée sous l'autorité de Manouchian. Alfonso tire le premier ; les balles sont amorties par les vitres de la voiture mais l'homme est gravement blessé ; il tente de sortir du véhicule par la porte opposée et se trouve nez à nez avec Rayman qui l'achève de trois balles.

# La dernière lettre de Marcel Rayman : "Vive la vie"

Ma chère pet te Masonan,
1 d. 18 1. H. 18
Juand Par his atte letter ja suis sic
qu'elle le feras une poine extrême, mais
je mais most depuis un certain Tonges
A su seras consdee par mon fiera que
in was beeneux ower In I To dounces Inte
It juic que j'ourais voide de Louner.
Breuen de l'in l'a
Exeur ma de ne par l'évise plus len-
gainent, mais, nous sommes Tous I elle-
ment joyent que cela m'ast impossible
around to rouge a la raine and You
quarte of E from the second of the second
quand je rense à la peine que la cause le ne puis le dice grune chose
c'est que je y aime plus que d'air au
monde et que j'aurais valu vive un
The same to the terms of the same
que pour toi, fet aime je tamberse
mais les mots depois me persont depointes
a que je resseros Con Marcel que
T'adre et qui persones - Toi à la
domicie minate. Je I'adore I vice
la vie Morell
Mon War Timen Je engré e ser Toil
1 Y T
pour faire trait tes que pe me picos.
faire ma inchi fo I embrare ja
L'adore je suis content, vis heuroux
unds. Marian herrease.

comme j'ancais exala la faria si'

Javais min vein. Vive la me belle

et jayeure comme vous l'ancy tous

minimo tous mes amis et mes cema

rades que je les aime tous. Ne fais pro

ettention si ma lotte est folle mais je me para più rester serieux. Maman it Simon Je vous aine et vondrais vous revoir

# Manouchian vu par sa femme, Mélinée. Orphelins du génocide



Manouchian était un amoureux, au sens le plus large et le plus total. C'était un être en qui la vitalité s'unissait aux idéaux les plus élevés. À la fois tout d'une pièce et prodigieusement complexe. Il était la rigueur et la sensibilité. la dureté et la tendresse, le feu et l'eau [...].

Il est né le 1° septembre 1906 à Adyaman (Turquie), dans une famille de paysans. Il était le plus jeune de quatre enfants.

Pendant la Première Guerre mondiale, la région d'Adyaman a été réputée pour l'attitude héroïque de ses habitants arméniens dans leurs combats contre les Turcs. Le père de Manouchian a trouvé la mort dans ce combat d'autodéfense. Peu après, c'est sa mère qui disparaît, victime de la famine. Il devait avoir alors sept ou huit ans et cela l'a profondément marqué. Il a toujours gardé un souvenir très vivace de sa mère. Devenu orphelin, c'est une famille kurde qui le recueille et le cache, le sauvant ainsi des massacres [...]. Des représentants de l'Église arménienne cherchaient dans toutes les familles les enfants arméniens rescapés afin de les placer dans des orphelinats. C'est ainsi que Missak a été emmené, ainsi que son frère, en Syrie, à Djunye. Ils y sont restés jusqu'à leur départ pour la France, en 1925.

À l'orphelinat, il avait un instituteur dont il m'a beaucoup parlé. C'est de lui qu'il tenait sa parfaite connaissance de l'arménien littéraire.



1923 - Mélinée Manouchian (+) à l'orphelinat de Corinthe (Grèce).



Lorsqu'il lisait un livre arménien, il remplissait des cahiers entiers de notes relatives au vocabulaire avec les synonymes, antonymes, etc.

Il y avait aussi, à l'orphelinat, un surveillant qui était très dur et d'une extrême et souvent injuste sévérité. C'est en quelque sorte à ses dépens que Manouchian a commencé sa carrière littéraire. Il écrivait sur ce personnage de petits morceaux satiriques qui faisaient le régal de ses camarades. Mais, surtout, il écrivait des poèmes.



Un groupe d'enfants de la localité Goumaïri (Transcaucasie) attend sous la neige leur admission dans un orphelinat.

Après la guerre, j'ai eu l'idée d'écrire à cet instituteur. Celui-ci m'a répondu, me donnant ainsi des renseignements précieux et intéressants sur la personnalité du jeune Manouchian. Selon lui, Missak était un garçon qui avait déjà un caractère très fort. À la limite, il semble qu'il

passait pour être têtu et taciturne. Par ailleurs très studieux et travailleur, il aimait la solitude qui devait lui permettre d'écrire ses poésies. Son instituteur m'a envoyé la seule photo de famille que nous possédons de Manouchian dans sa jeunesse.

Il m'a également envoyé son premier poème, qu'il dut écrire vers les onze ou douze ans, alors qu'il se trouvait à Djunye.

Un charmant petit enfant A songé toute une nuit durant Qu'il fera, à l'aube pourpre et douce Des bouquets de roses.

C'est à l'orphelinat que Manouchian a appris le métier de menuisier qui devait lui servir un peu plus tard.

En 1925, un bateau les a emmenés, son frère et lui, à Marseille. Sur le bateau, il écrivit un long poème où il exprimait ses espoirs dans le pays de la révolution, de la liberté et de la culture... Rêves, illusions, projets d'un adolescent avide d'avenir, tout cela est présent dans ces vers enthousiastes. À Marseille, Missak et son frère aîné, Karabet, ont effectivement trouvé une nature douce et agréable, un ciel clair et ouvert. Mais dans le même temps, ils ont découvert une cruelle réalité. Sans argent, ils ont dû chercher du travail. Manouchian a exercé quelque temps son métier de menuisier. Mais il n'aimait guère ce travail. Il ne se sentait pas à l'aise dans le milieu de l'artisanat et le bois ne le passionnait pas outre mesure.

Encore imprégné d'une partie de ses illusions, il décide, toujours avec son frère, de « monter » à Paris. Paris, ce nom évoquait en lui tout un univers de choses possibles, d'espérances vécues de rêves réalisables. Centre de la culture de l'humanité tout entière, capitale de la Révolution, lieu où le peuple se faisait le plus entendre, le monde entier étant à son écoute. Il se répétait les noms de Marat, Robespierre, Danton, Saint-Just, les grands Encyclopédistes qui avaient été les prophètes et les artisans de la grande Révolution [...].

Il avait 37 ans quand il fut fusillé.

# Le verdict du "procès" des "23"

Section 1			
	Em	gung In Olkhan	Motail
Ja Thom, Heat grad	0.30		a) for knimm by Uhmilt
TE 1 35	Her	with the sel	a) fortammonthy yarrift
	Try	room granft	In the second
the thongraphic his	-80 -60	aktingarafan	o) Untillfromal in Thefroother
	12/4	ACCOUNT OF THE PARTY OF THE PAR	
94 felies, Juny 1 - WEK9	18/5.	Gar Ut Guirbard.	a) great gundet to John
1-1046 JWEKO	1	18-128, - Wy (201	617.244
	100	1.	16000
	-		of plante, me antiffe, pensignal
			no Mulyguefouches, askfully
	1		of finger me wife, programs in configuration, last fills
	3660	AND STATE OF	
90 71/11 - 0	1	6 /	1 1 1116 1 11110
98 1 Hlanouchian	19.2	Gest 13	a grath go paris, abt. B
A. Foregania fair	V	05+ (3	1. 19.2.44
Mistring Robers	The same	fr& × 11/44	Trissistron live Johnson
Alvurel Ryon	addition.	Section Control of the Control of th	Trippatron find total figure
14	74.50	A STATE OF THE	Speriesburger.
Halvadori aus	4	100000000000000000000000000000000000000	The state of the s
A bloarer, george			4026/4 21/2 mis
Henroarini 16	4	Lacrescine (	Anteration From X 21 poster
1 Gella - Tegri Eins			am 10.5,44
Rajman muy		122030850	the state of the s
14 alfour release			
- W Botton foresh		700	
34 Have Inverse	1		
19) thartyning in			
Atomorriweig an			
Thanger or way		to the contracting applies on the co	
4 blex Thomas			
A Austin Jin		A.C.S.	
I foldberg, Lajs	1		
Thapira valom	1	STANCE OF THE PROPERTY OF THE	
19 Uniglio huse	e	A CONTRACTOR OF THE CONTRACTOR	
- Thannisian hu			
2011	Series .		
= X Pit Barion four	THE		
Alibarki Hamla	*	Section 1	
It gray wait ylan	A STEEL	ALCONO.	A CONTRACTOR OF THE PROPERTY O

# Les exécutions du 21 février 1944

02	21	15:22	FONTANO	Spartaco	Ajusteur	17/01/1922
02	21	15:22	MANOUCHIAN	Missaly "Missac"	Tourneur	01/09/1906
02	21	15:22	ROUXEL	Roger Joseph		03/11/1925
02	21	15:22	USSEGLIO-POLATERA	Amédée	Terrassier	04/12/1911
02	21	15:22	WITCHITZ	Robert	Télégraphiste	05/08/1924
02	21	15:29	CLOAREC	Georges Fernand	Manoeuvre	22/12/1923
02	21	15:29	DELLA NEGRA	Rino Primo	Ouvrier Chausson	18/08/1923
02	21	15:29	LUCARINI	César	Cimentier	24/02/1922
02	21	15:29	SALVADORI	Antoine Antonio	Plongeur	13/06/1920
02	21	15:40	ALFONSO	Celestino	Menuisier	01/05/1916
02	21	15:40	BOCZOR WOLF	Joseph	Menuisier	03/08/1905
02	21	15:40	GLASZ	Emeric	Ajusteur	14/07/1902
02	21	15:40	RAJMAN	Marcel Mieczyslaw	Tricoteur	01/05/1923
02	21	15:47	ELEK	Thomas	Etudiant	07/12/1924
02	21	15:47	FINGERCWEIG	Mojsze	Tapissier	25/12/1922
02	21	15:47	GEDULDIG"MARTINIUK"	Jonas	Etudiant	22/01/1918
02	21	15:47	WAJSBROT	Wolf	Mécanicien	03/03/1925
02	21	15:52	GOLDBERG	Lejb Léon	Etudiant	14/02/1924
02	21	15:52	MANOUKIAN-LAVITIANT	Armenak-Arpen		07/11/1898
02	21	15:52	SZAPIRO "WILLY"	Salomon Wolf	Fourreur	25/05/1910
02	21	15:56	GRZYWACZ	Szlama		1909
02	21	15:56	KUBACKI	Stanislas	Bucheron	02/05/1908

Les premiers exécutés à 15 h 22 furent Fontano, Manouchian, Rouxel, Usseglio, Witchitz. Deuxième exécution à 15 h 29 : Cloarec, Della Negra, Lucarini, Salvadori. Troisième exécution à 15 h 40 : Alfonso, Boczor, Glasz, Rajman. Quatrième exécution à 15 h 47 : Elek, Fingercweig, Geduldig, Wajsbrot. Cinquième à 15 h 52 : Manoukian-Lavitiant, Szapiro. Sixième à 15 h 56 : Grzywacz et Kubacki.

Source : reproduction de la page 61 de la plaquette Les 1 007 Fusillés du Mont-Valérien parmi lesquels 174 Juifs, de Serge Klarsfeld et Léon Tsevery que nous remercions.

Golda Bancic a été décapitée à la prison de Stuttgart (Allemagne) le 30 mai 1944. Lire p. 64.

# Dernières lettres des fusillés aux parents déportés...

#### Léon Goldberg:

« Si vous revenez (je l'espère) ne me pleurez pas... Enfin, vous aurez deux fils qui deviendront des hommes ».

#### **Maurice Fingercweig:**

« Si mes parents et mes deux frères ont le bonheur de revenir vivants (...) vous pourrez leur dire que je suis mort en brave et en pensant à eux. »

#### Szloma Grzywacz:

« Si quelqu'un de ma famille est en vie (...), raconte leur tout de moi ».

#### Marcel Rajman:

« Ma chère maman, Quand tu liras cette lettre, je suis sûr qu'elle te fera une peine extrême (...) et je serai mort depuis un certain temps, mais tu seras consolée par mon frère. »



# Le cafouillage de la presse « collabo» autour d'un procès imaginaire

C'est depuis de longues années que l'historien allemand Ahlrich Meyer, spécialiste renommé de la résistance en France et de la politique de répression de l'occupant, s'attache à la recherche des archives du procès du « Groupe Manouchian ». Ce travail de longue haleine s'est soldé, cependant, par un maigre résultat, à savoir un seul document : le verdict du procès. Une feuille manuscrite du greffier que nous reproduisons page 57. Ont été retrouvées sept photos sur les dix figurant sur l'Affiche.

On ne peut pas ne pas s'interroger sur les raisons de ce « vide » archivistique qui entoure le « procès des 23 ». D'autant que les précédents procès — celui dit du « Groupe Brustlein » (novembre 1941) et celui des « Bataillons de jeunesse » (avril 1942), dit « Procès de la Maison de la Chimie », étaient fort spectaculaires — ont laissé des procès verbaux officiels de plusieurs centaines de pages comprenant les actes d'accusation et les minutes des audiences.

Cependant, s'agissant du procès de l'Affiche rouge, on ne dispose donc de rien d'autre que des matériaux de propagande dont font partie les comptes rendus de la presse collaborationniste de Paris et celle de Vichy ainsi qu'une multitude de brochures dont la plus connue « L'armée du crime » et, bien entendu, « l'Affiche » elle-même.

Paradoxalement, c'est dans cette presse, à défaut d'autres sources, qu'on peut trouver des éléments de réponse aux questions sur la réalité de ce procès-là.



Combien de jours a-t-il duré ? Où siégeait le tribunal ? Les journalistes "français" et "étrangers", comme l'affirment certains journaux, y ont-ils été admis ? Les accusés étaient-ils assistés par des avocats, même désignés d'office ? En un mot, que s'est-il passé en vérité ?

Ce qui frappe d'emblée, lorsqu'on consulte les journaux datés des 18 au 24 février, c'est que les reportages ne sont que des reproductions de "notes" diffusées par l'Office Français d'Information (OFI) sous le contrôle de Vichy. Les versions se ressemblent à une virgule près.

Ainsi, par exemple, *le Petit Parisien* annonce l'ouverture du procès dans le numéro du samedi 19 février et dimanche 20. Le même journal continue, le lundi 21, à publier des comptes rendus et annonce le verdict le mardi 22 seulement.

Dans *Paris-Soir*, le premier récit paraît le lundi 21 février. Le journaliste ne manque pas d'imagination :

« 9 heures, une immense salle lambrissée d'or sur des chaises de velours rouge sont assis 23 hommes et une femme enchaînés deux par deux ».

Par contre, le Pariser Zeitung du 22 février se limite à ce commentaire :

« Les attendus du jugement soulignent qu'à deux exceptions près, tous les accusés sont des éléments étrangers qui ont abusé des lois de l'hospitalité française afin d'ébranler les structures de l'État par leurs attentats. »

La censure de Vichy n'est guère mieux informée. Dans sa consigne n°1460, dimanche 20 : « On publiera à la suite des dépêches sur la répression du banditisme et du terrorisme, les informations sur le procès des terroristes qui se déroule actuellement à Paris »

Dans Pierre Limagne, Éphémérides, Éditions de Candide.



Dans le contexte politico-militaire du moment, on décèle mieux les tenants et les aboutissants de cette opération à coup sûr sans précédent : la conception des deux procès, le vrai et le « public sans l'être ».

En ce début de 1944, le rapport de forces entre la résistance et l'occupant est loin d'être le même qu'en 1942 : la répression ne fait plus peur et n'a plus la capacité d'enrayer l'adhésion de l'opinion à la résistance. L'occupant et Vichy mettent donc leur espoir dans l'assourdissant tintamarre xénophobe et antisémite. Pour cela, nul besoin d'offrir aux accusés une tribune.

L'énorme mensonge de la propagande allemande et vichyssoise devait être dénoncé, par respect de la vérité historique avant tout, pour connaître les derniers jours des héros de l'Affiche rouge. Non, on ne les a pas fait sortir de prison, ils n'ont pas revu les rues de Paris, ils n'étaient pas ensemble dans cette salle « lambrissée or », assis sur des « chaises tapissées de rouge ». Et, comble du mensonge, ils n'ont pas eu cette faveur de faire le récit de leurs faits d'armes. La seule occasion de s'exprimer qui leur fut offerte a été leurs dernières lettres.

Peut-être ont-ils connu quelques moments de joie lorsqu'on les sortait dans la cour de la prison pour être photographiés.

De les avoir connus, il me semble permis de penser qu'ils comprirent ce qui se passait et que leur certitude que le souvenir de leur visage et de leur lutte survivrait à leur ennemi en fut confortée.

### Bilan des arrestations

- Filature I (janvier-mars) : cinquante-sept arrestations parmi les jeunes.
- Filature II (mars-juin) : démantèlement de l'organisation politique des Juifs et du Deuxième Détachement des FTP-MOI : soixante et onze arrestations.
- Filature III (juillet-novembre) : soixante-huit arrestations parmi les FTP-MOI et les membres de son appareil de logistique. Le rapport de synthèse de la Brigade spéciale du commissaire Barrachin constate que sur les soixante-huit résistants arrêtés à la suite du troisième coup de filet, il y a trente-trois « aryens » dont dix-neuf étrangers, trente-cinq Juifs dont trente étrangers. Dans l'ensemble, on compte vingt et une femmes. Résultat global des trois filatures : cent-quatre-vingt-seize résistants tombés. Les journaux poussent des cris de victoire, des cris qui dissimulent mal la peur des perdants.

Au cours de la période allant du  $1^{\circ}$  janvier 1943 à février 1944 (date d'exécution des « 23 »), on compte 70 résistants juifs et étrangers fusillés au Mont-Valérien.

## Olga (Golda) Bancic décapitée en Allemagne



Golda Bancic naquit le 10 mai 1912, à Kichinev en Bessarabie

Dès l'âge de 12 ans, elle est obligée de travailler. Au cours de son apprentissage de matelassière, elle prend part à une grève.

Malgré arrestations et emprisonnements, elle reste une militante ouvrière. Elle a 26 ans, en 1938, quand elle arrive en France. Elle participe activement à l'aide aux républicains espagnols et vient enfin de connaître le bonheur d'être mère lorsque la guerre éclate. Après avoir mis sa petite fille en sûreté dans une famille française, elle passe à l'action dans les rangs des FTP-MOI dès qu'ils se constituent. Avec un courage inépuisable, elle accomplit les tâches les plus difficiles et les plus dangereuses. Elle aide à la fabrication des bombes, transporte des explosifs jusqu'aux lieux des attentats. Tous ses camarades de lutte gardent le souvenir de son lumineux sourire, quelque difficiles que soient les circonstances.

Olga (Golda) Bancic fut condamnée à mort au procès des 23 résistants FTP-MOI. Le communiqué officiel, publié dans la presse, annonçait l'exécution de « 23 terroristes » le lundi 21 février (au Mont-Valérien) mais on ignorait si Olga Bancic en faisait partie.

Ce n'est qu'à la Libération que nous avons appris, grâce à sa dernière lettre, destinée à sa fille (qui vit en Israël) et adressée à une amie non-juive, qu'elle avait été décapitée le 10 mai 1944, à la prison de Stuttgart (Allemagne).

Elle a donc vécu plus de trois mois en attendant la mort. Sur cette période, à la fois courte et infiniment longue, on ne sait rien. Plusieurs dizaines d'années sont passées jusqu'au jour où les travaux de recherche sur l'histoire de l'Affiche rouge ont mis en évidence l'absence de toute source sur la vie d'Olga Bancic entre sa condamnation et son exécution. Un vide qui devenait de plus en plus insupportable au fur et à mesure que le temps passait.

Point de départ pour nous pour une nouvelle recherche depuis 1993, la prison de Stuttgart. Elle n'existe plus. Détruite par un bombardement allié, au printemps 1945, il ne restait aucune trace de ses archives. Cependant, au bureau d'état civil de cette ville, dans le registre des décès, une fiche concernant Olga Bancic a été conservée. Cet extrait est actuellement en notre possession. Il fournit peu de renseignements si ce n'est la date de son exécution, ce que l'on connaissait, d'ailleurs, par sa lettre.

À la suite des demandes adressées à la Ville de Stuttgart, aux archives d'État des différents « Länder», il s'est avéré que le registre de la prison de Stuttgart, pour la période 1942-1944, est conservé au Stadtarchiv Ludwigsburg (Bade Wurtemburg).

		Land the Land the Land Control of the Land Land	у ешь р	ui i
i. Ranks	whe	Barris Golda	White	Guide Rond Grage-
724	3.5.44 11 Uhr	Berullet, Kanshallerin geborea am: 15,5.12	CONTRACTOR OF THE STREET	Y. 11/44
	15 Min.	III)		Mr. Frank W. confederate in a standard and desirable and an extension
	(huin)	bei Paris, Rue du Chalean		

On apprend par ce registre (voir page 65) que Golda Bancic :

- a été transférée de la prison de Karlsruhe à la prison de Stuttgart, le 3 mai 1944, - qu'elle a été exécutée le 10 mai à 5 h du matin à la suite de sa condamnation à mort pour « Freischalerei » (franc-tireur) par le Tribunal militaire de Paris, le 15 février 1942 (date erronée ?). Le reaistre porte la mention « Hingerichtet » (exécutée).

Il a été longtemps admis qu'Olga Bancic - comme d'ailleurs les autres résistants français - avait été transférée en Allemagne pour comparaître à nouveau devant un tribunal. Cette opinion doit être révisée au vu des indications du registre.

Pourquoi à Stuttgart ? Le maire, le D' Wolfgang Schuster, a bien voulu nous fournir un certain nombre de renseignements d'où il ressort que la prison de Stuttgart servait, durant la Deuxième Guerre mondiale, de lieu central d'exécution pour la partie sud-ouest de l'Allemagne, mais également pour Strasbourg et Paris.

Entre mars 1942 et août 1944 y eurent lieu 375 exécutions : Allemands, Alsaciens, Français, Tchèques, Polonais et Russes, principalement pour activités de résistance. Reste une question non élucidée à ce jour pour la simple raison qu'elle n'a pas été posée : pourquoi réservait-on aux résistantes (décapitées à la hache), un autre traitement qu'aux hommes qui - en France en tout cas - étaient fusillés ?

L'institut militaire de recherches historiques à Potsdam nous déclare ne posséder aucun document relatif à cette question.



Plaque au Carré des Fusillés du Cimetière d'Ivry.

# Olga Bancic à son enfant J'ai toujours ton image devant moi

Chère Madame.

Je vous prie de bien vouloir remettre cette lettre à ma petite fille Dolorès après la guerre. C'est là le dernier désir d'une mère qui va vivre encore 12 heures. Merci.

Ma chère petite fille, mon cher petit amour,

Ta mère écrit la dernière lettre, ma chère petite, demain à 6 heures, le 10 mai, je ne serai plus.

Mon amour, ne pleure pas, ta mère ne pleure pas non plus. Je meurs avec la conscience tranquille et avec toute la conviction que demain tu auras une vie et un avenir plus heureux que ta mère. Tu n'auras plus à souffrir. Sois fière de ta mère, mon petit amour.

J'ai toujours ton image devant moi.

Je vais croire que tu verras ton père, j'ai l'espérance que lui aura un autre sort. Dis-lui que j'ai toujours pensé à lui comme à toi. Je vous aime de tout mon cœur. Tous les deux vous m'êtes chers. Ma chère enfant, ton père est, pour toi, une mère aussi. Il t'aime beaucoup.

Tu ne sentiras pas le manque de ta mère.

Mon cher enfant, je finis ma lettre avec l'espérance que tu seras heureuse pour toute ta vie avec ton père, avec tout le monde. Je vous embrasse de tout mon cœur, beaucoup, beaucoup.

Adieu mon amour.

nere

### Un Homme nommé Joseph Epstein

Le 16 juillet 1936 éclate la rébellion de Franco et d'une grande partie de l'armée contre le gouvernement républicain espagnol. À Irun, la garnison tente de s'emparer de la ville pour le compte de Franco ; et déjà des dizaines de volontaires, résistants antifascistes, accourus de France, se précipitent à la frontière et font le coup de feu contre les rebelles. Parmi eux, un groupe de Polonais dont Joseph Epstein, militant de longue date aui vient de terminer sa licence en droit à l'université de Tours.

Né en 1911 à Zamosc (Pologne du Sud), dans une famille attachée à la culture juive (yiddish), Joseph Epstein est pénétré d'une culture universaliste et internationaliste qui fonde son engagement aux côtés des républicains espagnols. Blessé, il quitte le front mais se consacre au travail de la compagnie « France Navigation » dont la flotte assure, sous divers drapeaux, le trafic clandestin des armes - principalement soviétiques destinées à l'armée républicaine, frappée par la politique de « non intervention » de la France, la Grande-Bretagne ou les États-Unis.

Mobilisé en 1939, Epstein est fait prisonnier. Il s'évade d'un stalag des environs de Leipzig et regagne Paris, où il rejoint la résistance MOI. Dès 1941, il est nommé responsable pour la région parisienne des Francs-Tireurs et Partisans Français.

Nous connaissons déjà les conditions de son arrestation. Les policiers de la BS ne réussissent pas à faire avouer à Epstein sa véritable identité.



Il est remis aux Allemands sous sa fausse identité. « Nous mettons à votre disposition le nommé [ESTAIN Joseph, André, né le 16 octobre 1910 à Le Bouscat (Gironde) [...] »lit-on dans le procès-verbal d'arrestation.

Les arrestations frappent aussi les FTPF à partir d'Epstein ou, plus exactement, d'Estain, puisque tel est le nom qu'il porte sur sa carte d'identité. Si elle ignore sa véritable identité, la BS 2 sait cependant qu'elle tient le responsable militaire interrégional FTPF, qui est en contact régulier avec Ouzoulias et ce dernier avec Tillon. Les témoignages fournis à la Libération par les rares militants survivants et par les policiers résistants convergent : Epstein a été littéralement « massacré » par les inspecteurs des BS, mais n'a pas lâché un nom. Il n'a même pas livré sa véritable identité [...].

Au total, quarante militants français sont tombés. Vingt-neuf sont condamnés à mort et fusillés en trois fois, les 24 mars, 11 et 25 avril 1944. Joseph Epstein, est exécuté le 11 avril, après une tentative d'évasion manquée. ella petite Rula bin ainée Frdèle jusqu'an dernier souffle à l'idéal, let, après midi à 15th je tomberei fairilé. Je le laisse sail avec su he

petit garçon chéri. Je ne pense qu'à vous deux. Je vous aime tellement. Je t'aime tellement ma petite chérie. Je te demande pardon de tout le mal que j'ai pu te faire. Tu m'as donné tellement de bonheur. Maintenant, j'y repense, je revois ces épisodes de bonheur passés près de toi et près de notre petit garçon chéri. Sois courageuse ma petite bien-aimée.

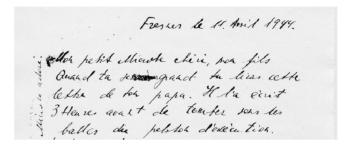
Défends notre petit Microbe chéri. Elève le en homme bon et courageux. Et je t'en supplie, ne lui donne pas un autre papa. Parle lui souvent de moi, de son papa-car qui l'aime tellement, qui vous aime tellement. Mes derniers instants, je veux les consacrer à vous. Je te revois avec notre petit trésor dans les bras m'attendre à la descente du car. J'entends son rire. Je revois tes yeux de maman l'envelopper de tant de tendresse. Je l'entends m'appeler : « papa, papa ». Soyez heureux tous les deux et n'oubliez pas votre papa-car.

Je saurai mourir courageusement et face au peloton d'exécution, je penserai à vous, à votre bonheur, à votre rire. Pensez de temps en temps à moi

Du courage, ma Paula bien-aimée. Il faut élever notre petit garçon chéri. Il faut en faire un homme, bon, courageux. Son papa lui laisse un nom sans tâche. Aux moments de découragement, pense à moi, à mon amour pour vous deux, à mon amour immense... qui ne vous quitte pas, qui va vous accompagner partout et toujours.

Ma bien-aimée, ne te laisse pas abattre, tu seras à partir de 15 h le papa et la maman de notre petit chéri. Sois courageuse et encore une fois, pardonnes-moi tout le mal que je t'ai fait. Je dis ma Paula bien-aimée tout

mon amour pour toi et notre petit Microbe chéri, je vous serre tous les deux dans mes bras, vous embrasse de tout mon cœur. Votre Joseph.



Je t'aime tellement mon petit garçon, tellement, tellement. Je te laisse seul avec ta petite maman chérie.

Chéris la par dessus tout. Rends la heureuse, si heureuse. Remplace ton papa-car auprès d'elle. Elle est si bonne ta maman, et ton papa l'aime tellement. Console la mon petit garçon chéri, soutiens la. Tu es tout maintenant pour elle. Donne lui toute la joie. Sois bon et courageux.

Je tomberai courageusement, mon petit Microbe chéri pour ton bonheur et le bonheur de tous les enfants et de toutes les mamans. Garde moi un tout petit coin dans ton cœur. Un tout petit coin, mais rien qu'à moi. N'oublie pas ton papa-car.

Mon petit fils chéri, je revois ta petite figure souriante, j'entends ta voix si gaie, je te vois là sous mes yeux. Tu es tout notre bonheur, le mien et celui de ta maman chérie. Obéis à ta maman, aime la par dessus tout, ne lui cause jamais de chagrin. Elle a tellement déjà souffert. Donne lui tellement de bonheur, de joie.

Mes derniers instants, je ne pense qu'à toi mon petit garçon chéri et à ta maman bien-aimée. Soyez heureux. Soyez heureux dans un monde meilleur, plus humain. Vous dire encore une fois tout mon amour.

Sois courageuse ma petite Paula chérie.

Aime ta maman par dessus tout mon garçon chéri, mon petit Microbe chéri. Sois bon et courageux. N'oubliez pas votre papa-car.

Vous serrer tous les deux dans mes bras, vous embrasser de toutes mes forces. de tout mon cœur.

Votre papa-car.

P.S. Mon testament se trouve chez la belle-mère à Henriette. Mes amitiés à tous nos amis. Je leur demande de t'aider, de vous aider et vous soutenir.

Papa du pi Georges Duf	han	. 0	fle	11 An	Than	y			
Georges Duf	fau	. 0	1	/		1.			
Georges Duf	fan	. 0	/	/					
garges 1	0.1			/ / .	./	191	4/1	1	
				-11 AV	ul -	11	′	١.	
• 0									
TADIE	TES	т :	TVD	ES DE	TARI	IRI			
tombe con		W.L.	VI	ESTOE	LA	PPI	1	100	
Lambe con	may	jula	rem	une au	cau.	rust 1			
							-		- Low
	-					21.	1		
	-					Phi	do	;	_
	-			ESTAMEI		Phi	do	ż	-
Le Pentaleu	ANO			ESTAMEI		Phi	do	j	-
Le Pentaleu	AN(			ESTAME!	NT	La liques (	do	,	Page
Le Pentateu	AN(	CIEI	N T	ESTAME!	NT J	Uques (	sele hap.	, ,	Page 483
Le Pentateur	AN(	CIEI	Page I	Les Proverbes Ecclésiaste	NT J	Uques (	hap.	; ;;	Page 483 510
Le Pentateu Genèse Exode Lévitique	AN( cue Chap. 50 40 27	IEI	Page	ESTAME!	NT J	Uques (	sele hap.	; ;;	Page 483
Le Pentateur Genèse Exode	AN(	CIEI	Page I	Les Proverbes Ecclésiaste	NT J	Uques (	hap.	; ;;	Page 483 510

Quelques heures avant son exécution, Joseph Epstein demande à l'aumônier de lui donner sa Bible. Il l'ouvre pour y écrire sa dernière lettre adressée à son fils. L'aumônier, qui a tout compris, reprend la Bible et demande à qui il doit la remettre. Epstein lui dicte l'adresse qu'il apprendra par cœur. Elle sera remise à la nourrice du « petit Georges Duffau ».

## Le " petit Georges Duffau " se souvient d'un père qu'il a à peine connu

Le 11 Avril 1944, jour ou mon père a été fusillé, j'avais à peine deux ans et demi. Les souvenirs existent dans ma mémoire mais dans leur quasi totalité ils m'ont été rapportés par ma mère ou par des amis qui ont vécu cette période avec nous.



Joseph Epstein et son enfant été 1942.

Toutefois, quelque chose m'est resté depuis toujours, c'est un petit fait mais qui pour moi a une grande importance, peut-être parce qu'il était uniquement partagé avec mon père. Étant encore tout petit enfant, il a dû s'imprimer avec d'autant plus de force qu'il ne fût pas suivi d'autres choses vécues en sa compagnie du fait de sa disparition quelques mois plus tard. Nous habitions à la campagne ma mère et moi, mon père venait en car nous rendre visite dès qu'il le pouvait. Par une belle journée d'été nous avons mangé tous les deux des oignons crus dans le petit jardin. Imaginez un bébé avalant comme un grand ces oignons assez forts, la grimace devait être terrible.

Les autres souvenirs concernent un homme qui aimait la vie dans toutes ses composantes. Il aimait bien manger, ainsi il avait parié avec des amis de manger un beefsteak d'un kilo. Pari tenu et gagné.

Lucie Aubrac le surnommait « Le Gros » car comme elle me le rappelait encore récemment il était plus enveloppé que son mari. Il aimait aussi le gibier faisandé comme on le mangeait à l'époque. Pour cela il faisait vieillir les lièvres attachés à une ficelle dans un débarras de l'appartement bordelais qu'il occupait avec ma mère. L'odeur était épouvantable. Ses qualités de stratège de la résistance armée en ville m'ont souvent été rapportées. Ce combat qu'il a mené pour la liberté sous le nom de « Colonel Gilles », j'en suis très fier, c'est pour cela que mon fils aîné porte ce prénom perpétuant ainsi la mémoire d'un père que j'ai si peu connu.

Georges Duffau est ingénieur en informatique et président de l'Association des familles de fusillés au Mont-Valérien et d'Ile-de-france.

# Une épuration inachevée

Sur les 154 dossiers de policiers des BS (Brigades spéciales) instruits par le parquet chargé, à la Libération, de l'épuration judiciaire, 64 inspecteurs ont finalement été jugés et condamnés : 22 à la peine de mort, dont 10 ont été exécutés, 42 à des peines — généralement très lourdes — de travaux forcés ou de prison. Il convient d'ajouter à ces condamnations pénales 5 condamnations à l'indignité nationale prononcées en Chambre civique.

Parmi les condamnés à mort, citons les noms de Barrachin (capture de Manouchian et d'Epstein à Évry-Petit-Bourg) et Gautherie (arrestation de List et de Lerner) qui se sont distingués, par leur acharnement, contre les FTP-MOI. Barrachin a été exécuté tandis que Gautherie a été gracié par le Président de la République sans que l'on en connaisse les raisons.

Extrait de Les policiers français sous l'Occupation.

### Monument aux Fusillés du Mont-Valérien

#### Note d'intention de Pascal Convert

[...] Mais l'essentiel est que cette inscription des noms soit une mise en lumière : le relief des caractères émergeant du bronze verra sa surface polie et lumineuse.

### Extrait du discours de Robert Badinter, le 20 septembre 2003 au Mont-Valérien

Il ne faut pas que leurs messages soient perdus dans la nuit.

Des fusillés du Mont-Valérien, certaines lettres, écrites quelques heures avant leur exécution, nous sont parvenues. À les lire, ils nous paraissent si proches et si semblables. À cette heure ultime, ce qu'ils disent tous, c'est un message d'amour : amour de leurs compagnes, de leurs parents, de leurs enfants ; amour de la France si fortement exprimé par Celestino Alfonso, vingt-huit ans, immigré espagnol, ancien des Brigades internationales, F.T.P. : « Aujourd'hui, à trois heures, je serai exécuté. Je ne suis qu'un soldat qui meurt pour la France ». Et, ce qui est plus saisissant encore, chez ces hommes qui vont être exécutés et qui ont connu souffrances et parfois tortures, aucun cri de haine, aucun appel à la vengeance. Mieux encore, souvent ils nous disent leur foi dans un avenir fraternel pour l'humanité et l'Europe de demain. Ainsi Roger Pironneau, étudiant à l'Institut catholique : « Surtout aucune haine contre



Le Monument aux Fusillés du Mont-Valérien, œuvre de Pascal Convert, a été inauguré par Jean-Pierre Raffarin, Premier ministre, le 20 septembre 2003.

VATIN Marshell, Léon 21:02 ALFONSO Célestin BOCZOR Joseph CLOAREC Georges dit "Fernand" DELLA NEGRA Rino, Primo ELEK Thomas FINGERCWEIG Mojsze (Maurice). FONTANOT Spartaco, Mario GEDULDIG Jonas. Michael GEFFROY Georges GLASZ Emerie GOLDBERG Lejb, Léon, GRZYWACZ Szalma KUBACKI Stanislas LE CORNEC Pierre. Léon, François LUCCARINI César MANOUCHIAN Missait MANOUKIAN Armenak, Arpen RAJMAN Micczlaw ROUXEL. Roger, Joseph, Léon SALAUN Yves, Bernard SALYADOR! Antoine SZAPIRO Salomon, Wolf USSEGLIO-POLATERA Amédeo WASJBROT Wolf WITCHITZ Robert 25:02 DESCURROIRS Alain, Octave 07:03 BIZOT Marc, Désiré CHARLE Gaston, Jean CHESNOT André CITERNE Georges Warie DECK Maurice, Robert DERVAUX René, Jules, Camille Charles FRANÇOIS Marcel. Charles HII DERRANDT. Robert

ceux qui me fusillent », ou Fernand Zalkinov, vingt ans, ouvrier fourreur, né à Paris d'une famille juive d'origine russe : « Je suis sûr que ma mort ne sera pas inutile, qu'elle servira à construire un monde où il y aura du pain pour tous et des roses ». Chez ces hommes-là, ni désespoir, ni amertume, mais la conviction que leur vie, souvent si courte, a été belle, parce qu'ils lui ont donné le plus noble sens.

Ainsi, lorsque viendront ici les enfants des écoles, au long des années à venir, réjouissons-nous qu'ils lisent, sur le bronze de la cloche du Mont-Valérien, ces noms si divers aux résonances multiples. Je souhaite que les dernières lettres conservées de ces héros leur soient, ici, accessibles. Ainsi leurs messages ne seront pas perdus dans la nuit de l'anonymat. À prononcer leurs noms et à lire ces lettres, ces enfants et ces adolescents comprendront mieux ce que signifient les mots : « la France, la Liberté », indissolublement liés pour nous tous, comme ils le furent dans la mort pour les fusillés du Mont-Valérien.

#### Table des matières

Préface
On ne se lasse pas de la regarder
M.O.I
Presse clandestine, presse libre
Himmler informe Hitler sur la Résistance en France
Le SS Heydrich à Bousquet : « Il vous faut une police militante » p. 17
Les Brigades spéciales « fer de lance » de la police française
Première filature. L'organisation de la jeunesse juive
Henri Krasucki, mon ami d'enfance
Deuxième filature. L'assaut contre la branche politique de la M.O.I p. 29
La chute du Deuxième Détachement
L'arsenal du 18 rue Dauphine
Arrestation de Henri Tuchklaper, résistant à 16 ansp. 38
L'anéantissement de la famille Engros
1943. Les actions de guérilla s'intensifient
Troisième filature. Un succès pour les B.S. maisp. 46
Marcel Rayman, la génération de la colère
Manouchian vu par sa femme, Mélinée. Orphelins du génocide p. 53
Le cafouillage de la presse « collabo » autour d'un procès imaginaire p. 60
Olga (Golda) Bancic décapitée en Allemagne
Un Homme nommé Joseph Epstein
Le « petit Georges Duffau » se souvient d'un père qu'il a à peine connu p. 73
Monument aux Fusillés du Mont-Valérien

**78** 

### Publications d'Adam Rayski

Nos Illusions perdues Balland, Paris, 1985 (épuisé). Disponible en CD-Rom. Traduction allemande Zwischen Thora und Partei, Herderbücherei, Freiburg, 1987.

Qui savait quoi ? L'extermination des juifs 1941-1945 avec Stéphane Courtois La découverte, Paris, 1987.

Le Sang de l'étranger. Les immigrés de la MOI dans la Résistance avec Stéphane Courtois et Denis Peschanski, Fayard, Paris, 1989, 2e édition 1994.

Traduction allemande : L'Affiche rouge, Immigranten und Juden in der französischen Résistance, Verlag Schwarze Risse, Berlin, 1994.

Le Choix des Juifs sous Vichy. Entre soumission et résistance La Découverte, Paris, 1992.

www.resistancejuive-franceurope.net

# Crédits photographiques

Archives historiques de la préfecture de Police
Archives de Potsdam

Musée de la Résistance nationale de Champigny
Bundesarchiv de Coblence

Journal of Armenian Studies (Belmont, Mass.)

Centre de documentation juive contemporaine
Famille Krasucki
Paulette Sarcey

Paula Epstein et Georges Duffau
Annie Rapoport Rayski

Cette ouvrage est édité par la Mairie de Paris. Responsable d'édition : Jacques Barozzi.

Henri Garat - Mairie de Paris

Avec la collaboration de "La Lettre des Résistants" (commission paritaire AS7446)

Conception graphique et réalisation Gasoline

> Impression : Graph 2000 Novembre 2003

**MAIRIE DE PARIS** 

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION CONTACTS
PARIS
INFOS
MAIRIE

08 2000 75 75
0.138 IAMINUTE
WWW.paris.fr